

Le premier hebdomadaire des faits-divers

7^e Année - N° 283

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

29 Mars 1934

DÉTECTIVE



SECRETS AU RALENTI

Lire, pages 3 et 7,
la suite de nos révélations
sur les scandales

PRINCE-STAVISKY

Faux témoins

NE jeune artiste qui, pour tirer son humble personne de l'obscurité, avait apporté un témoignage sensationnel dans l'affaire Prince, vient d'être écartée à la Petite-Roquette sous l'inculpation d'outrages à la magistrature : c'est parfait. M. Lapeyre, doyen des juges d'instruction près le Tribunal de la Seine, doit être félicité de cette mesure énergique que nous souhaitons voir plus fréquemment employée. La cabotine de café-concert avait cru pouvoir impunément se moquer de la justice en racontant une invraisemblable histoire ; cette fable inconvenante, dont le caractère scandaleux s'aggravait du fait même qu'elle tournait en dérision l'œuvre si difficile des magistrats attachés à percer le mystère le plus dramatique de notre époque, n'aura rapporté à la vedette en herbe qu'un séjour forcé, gratuitement offert par l'administration pénitentiaire.

Voilà des gestes qui comptent, et de la part des juges d'instruction, un renforcement d'autorité bien nécessaire. A quelques jours d'intervalle, dans une autre affaire criminelle, l'assassin d'une vieille femme — qui depuis a avoué — s'était ménagé un



Mlle Magnamara tira de ses mensonges un séjour en prison.

alibi avec la complicité de sa maîtresse : à l'heure où la victime était tuée et volée, le meurtrier, disait le témoin complaisant, lui prodiguait son innocente tendresse. Le témoignage s'est effondré. L'assassin a été confondu, mais la maîtresse, qui a failli égayer la justice, qui a eu la ferme intention de la tromper, n'est pas encore sous les verrous.

Nous espérons que cela ne tardera pas.

C'en est trop : il n'est pas d'affaires importantes où ne se manifestent ces interventions frauduleuses. Mais la loi est faible, la sanction difficile à appliquer.

Le faux témoignage n'est un délit qu'à de certaines conditions, extrêmement strictes.

Si, parfois, l'on peut exercer d'autres poursuites contre ces menteurs, qui ont prémédité leur mensonge, c'est par le jeu indirect d'une inculpation d'outrage.

Lorsque, par exemple, un individu apporte des révélations, détermine des mesures d'instruction, alerte policiers et juges, provoque toute la mise en mouvement de l'appareil judiciaire sans autre fin que d'assouvir une vengeance contre un tiers ou de se jouer de la justice, il est alors convaincu d'avoir voulu outrager un des pouvoirs de l'Etat.

Mais un simple mensonge, proféré au cours de l'instruction pour confirmer la thèse de l'inculpé, ne constitue qu'un faux témoignage et pas encore un délit : l'acte ne deviendra délictueux que si le mensonge est répété à l'audience, le témoin ayant toujours le droit de se rétracter jusqu'à la clôture des débats.

C'est là une des particularités de la loi pénale, une de ses faiblesses. Il faut modifier le code et renforcer ses rigueurs, frapper le faux-témoin dès qu'il a prononcé le mensonge, ne pas prolonger son impunité.

Le cours de la justice gagnerait à cette épuration.



Littière imposa à sa femme le port d'une ceinture de chasteté.

La ceinture de chasteté

Le procès d'Henri Littière, ce mari jaloux qui, pour protéger sa femme contre les ardeurs d'un tempérament excessif, lui fit confectionner une ceinture de chasteté, fut un spectacle réjouissant à la 14^e Chambre correctionnelle.

L'acte le plus savoureux de l'audience fut la déposition de l'orthopédiste, qui raconta les trois visites des époux Littière à son magasin.

« ...La première fois, pour la commande ; la seconde, pour l'essayage ; enfin pour la livraison... »

A l'essayage, Mme Littière trouva, au contact de la lamelle d'acier qui n'était pas encore capitonnée, que « c'était un peu froid ». Après le capitonnage, à la troisième visite, elle se déclara satisfaite, demanda même à porter l'appareil immédiatement. Le mari ferma le cadenas et mit la clef dans son porte-monnaie.

■ ■ ■

C'était sous l'inculpation de violences que ce mari, soucieux de son honneur, était poursuivi. Mais, dirait-on, pourquoi l'inculper, puisque la femme était parfaitement « consentante », puisqu'elle s'était livrée de bonne grâce à la commande, à l'essayage de la ceinture ?

Voici : l'orthopédiste avait livré un appareil conforme aux règles de l'art, un appareil sans danger. Henri Littière, trouvant que « ça se desserrait » ou que « ça ne serrait pas assez » renforça le dispositif de sécurité.

Il le renforça au moyen de fils de fer qui blessèrent la jeune femme, et, comme il avait assainonné sa vigilance de quelques taloches supplémentaires, des poursuites furent engagées ; elles étaient juridiquement fondées.

■ ■ ■

Ce qu'on n'a pas dit encore, c'est que le procès fut intenté sur la dénonciation anonyme d'un employé retraité de la préfecture qui, habitant le même hôtel, rue de Nesles, que les époux Littière, avait été le témoin des scènes étranges qui se déroulaient dans la chambre conjugale...

Cet honorable fonctionnaire avait remarqué, par la fenêtre toujours ouverte, les exigences « sentimentales » du mari.

Le témoin « anonyme » déposa chez le juge d'instruction.

— Moi, dit-il, quand je fais l'amour, je ferme ma fenêtre et je tire les rideaux.

Le dernier baiser

Robert Charles, le meurtrier du danseur mondain Poznanski, qui vient d'être condamné par la Cour d'assises de la Seine, fut « assisté », pendant tout le cours de l'instruction, avec un dévouement touchant, par sa tendre amie Simone.

Après que les jurés eurent rendu leur verdict, et pendant qu'ils délibéraient avec la Cour sur l'application de la peine, Simone s'avança dans le prétoire, et, abordant le défenseur de Charles, M^e Maurice Garçon, elle le supplia :

- Vous m'autorisez ?
- ?...
- A l'embrasser.
- Je vous autorise.

Et, sur cette « autorisation » du brillant avocat, les amants, que plusieurs années de réclusion vont séparer, échangèrent un long baiser, un véritable baiser d'amour.



Robert Charles termina sa carrière dans le box des assises.

M^e Maurice Garçon, le plus parisien des avocats, cache une âme de « paysan », au noble sens du mot. Il aime la terre ; il regrette de ne pouvoir aller plus souvent respirer la fraîcheur de ses champs, en Poitou...

Aussi, avec quelle sincérité, défendant le meurtrier de Poznanski, déplora-t-il l'abandon, par les parents de son client, de l'ancestrale vigne de Mazamet.

— Ils ont vendu la vigne... ils sont partis pour Toulouse... La ville les a perdus... Ils se sont exercés dans un commerce spécial... Ce fut l'origine des malheurs de l'enfant qui échoue aujourd'hui sur un banc des assises...

■ ■ ■

Après le couplet sur la terre, un couplet sur les « filles de joie », Robert Charles avait connu, à



M^e Garçon, en vrai « paysan », parla avec amour de la terre.

Toulouse, dans les maisons qui s'affublent d'enseignes ronflantes, empruntées à la politique, les humbles servantes de Vénus. Ce furent ses consolatrices, les seules qui lui dispensèrent un peu de bonheur.

...Et aussi, beaucoup d'argent. Car, à Paris, ce jeune chevalier n'avait pas moins de cinq maîtresses — dont une employée des Postes — qu'il faisait travailler sans répit.



M^e René Renoult sortit du Palais sous les huées des avocats.

La manifestation contre M^e René Renoult

La « sortie » de M^e René Renoult, jeudi soir, du Palais de Justice, fut un spectacle inoubliable et vraiment tragique.

Des avocats, massés sur les marches, hurlaient :

— A bas les voleurs ! Stavisky... L'ancien garde des Sceaux, blême, escorté de ses deux secrétaires et de quelques amis, connut l'humiliation suprême, cependant que la foule, grossissant d'une minute à l'autre, sur le boulevard, se demandait quel était le nouveau coupable qui venait d'être pris...

■ ■ ■

Quelques instants auparavant, à la première Chambre de la Cour, M^e Landowski, qui plaidait contre M^e René Renoult dans un procès pathétique de garde d'enfants, avait tout fait pour empêcher la manifestation hostile contre son confrère, dont il avait été prévenu.

On savait que des avocats voulaient empêcher M^e Renoult de plaider ; le tumulte à l'audience eût abouti à de graves sanctions. Le premier président avait déclaré qu'il ne tolérerait, dans la salle, aucun bruit.

Aussi, M^e Landowski fit-il durer sa plaidoirie au moins une heure de plus, pour « gagner » 5 heures, l'instant rituel où la Cour arrête les débats.

L'infortuné M^e Landowski « délayait » autant qu'il le pouvait ; de temps à autre, désespérément, il regardait la pendule. Enfin, l'heure fatidique sonna. La plaidoirie de M^e René Renoult fut renvoyée à trois semaines.

Mais, aussitôt après, à la porte de l'audience, le chahut commença. Et quel chahut ! On n'en a jamais connu de pareil.

■ ■ ■

La science implacable

Harvey Edwards, de Mitchell, dans l'Indiana, avait été condamné à mort pour l'assassinat de sa femme.

Quelques heures avant son exécution, Edwards se taillada les poignets à l'aide de ses lunettes brisées. Son geste provoqua une abondante hémorragie. Transporté à l'infirmerie, Edwards fut soumis à un traitement d'urgence. Une personne dévouée offrit son sang, et une transfusion immédiate sauva la vie du condamné.

Quelques jours plus tard — complètement rétabli — Edwards fut envoyé à la chaise électrique.

VOILA CENT ANS

La Société des souteneurs

Les gazettes judiciaires du mois d'avril 1834 nous ont conservé le souvenir d'une extraordinaire histoire de règlement de compte. Il est vrai qu'à l'époque, les souteneurs s'étaient constitués en Société — nous disons bien en une Société — dont le siège était rue aux Ours. Dans l'arrière-salle d'un petit bistrot, se réunissait, de temps à autre, un jury de « durs » qui décidait parfois la mise à mort de ceux qui avaient failli à la loi du « milieu ». L'arme réservée était un poignard et l'exécution s'appelait « le coup de langue ».

Or, au mois d'avril 1834, un certain Lebeau, se disant garçon boucher, en réalité terreur de son quartier, doué d'une force herculéenne, ne se contentait pas d'user et d'abuser de ses avantages pour fracturer, avec ses camarades, la porte des boutiques, pour vider les poches et tarabuster les passants, mais il mettait un malin plaisir à s'attacher, par la menace, les maîtresses de ses meilleurs amis.

Un jour, tout changea. Lebeau, qui avait été passer quelques jours à Bicêtre, ne retrouva plus, au sortir de



Le Grand Bastien lui plongea son « lingue » dans la poitrine.

prison, sa maîtresse, Joséphine Bourson, qui lui avait été « soufflée » par un nommé Lebrun, dit le Grand Bastien. Lebeau conçut un vif ressentiment et résolut de faire avouer à Lebrun où il cachait l'infidèle. Il administra à son rival une terrible correction à coups de pied, à coups de dents et à coups de poing.

La Société des souteneurs se réunissait à nouveau, et il fut décidé que le Grand Bastien aurait le droit de punir de mort son rival.

Deux jours plus tard, dans la nuit du 3 au 4 avril, Lebeau, en compagnie d'un de ses camarades, Robin, passa sur le trottoir de la rue Tronchet, devant un banc où se trouvaient assis le Grand Bastien et son ami, le nommé Roussel. Ayant aperçu celui qui l'avait menacé de mort, il se mit à passer et repasser devant lui. Mais Lebrun fit mine de ne pas le voir et se contenta de le regarder en dessous, continuant de causer avec Roussel. Mais il avait glissé la main sous sa blouse où était caché un couteau enveloppé dans un mouchoir.

Lebeau, voyant que Bastien faisait mine de ne pas le reconnaître, fit signe à son ami Robin, et, tandis que celui-ci se plaça sur le banc à côté de Roussel, Lebeau s'assit à son tour, côte à côte, près de Lebrun. Ce dernier ne lâcha plus le manche de son poignard. Cependant, comme Lebeau l'excitait avec de grands coups de poing et de pied, il se contenta de dire, en se reculant :

— Pardon, monsieur.

— Quoi donc, des « monsieur » ? riposta Lebeau en lui envoyant une gifflée.

Alors, le beau Bastien, à bout de patience, se leva, tira sa lame, sauta sur le boucher et le frappa au cœur. Il avait bien calculé sa vengeance, car la mort de sa victime fut instantanée.

Les manuscrits, copies dactylographiées, documents imprimés ou photographiques, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

MARIANNE GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
PUBLIE CETTE SEMAINE

JEAN GALMOT ET L'AFFAIRE

Grand reportage par CARLO RIM

TOUS LES MERCREDIS
16 pages illustrées **75c.**

Abonnements (France et Colonies)
Un an **32 fr.**
Six mois **18 fr.**

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENNELLE

REDACTION
PARIS (VI^e)
DIRECTEUR
MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES 65.00
ÉTRANGER (TARIF A) 85.00
ÉTRANGER (TARIF B) 100.00

DÉTECTIVE

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE"



L'enquête ne chôme pas à la Combe-aux-Fées, où ne se passe pas un jour sans que les policiers y poursuivent leurs investigations.

Une photographie inédite de M. le conseiller Prince (le premier à droite), au cours d'un pique-nique avec sa famille et des amis.



SECRETS AU RALENTI?

CONTRE-AUTOPSIES... Bijoux... Mafia... Talons de chèques... Le film extraordinaire du scandale Stavisky continue à dérouler ses épisodes au ralenti. Chaque jour qui passe apporte de nouvelles révélations, découvre de nouveaux secrets. Mais il semble qu'on n'arrivera jamais au fond du mystère. A chaque pas, les ténèbres, un moment illuminées, se referment. Et l'opinion suit, avec une impatience angoissée, cette pénible poursuite d'une vérité qui ne se laisse pas atteindre.

Où en sommes-nous ? L'affaire Prince d'abord. Malgré les coups de théâtre du scandale Stavisky, c'est l'assassinat du conseiller qui retient avant tout l'attention. La stupeur qu'avait provoquée la découverte du corps mutilé du magistrat, la veille de sa déposition devant la commission de la Cour de cassation, ne s'est pas apaisée. L'obsession de cette mort affreuse a frappé les esprits au point que nul apaisement de l'opinion ne pourra être obtenu, tant que l'atroce mystère ne sera pas expliqué.

Or, c'est précisément autour de cette mort, autour de ce crime, que les ténèbres restent les plus denses. Voilà plus d'un mois que le crime a été découvert et l'enquête n'a fait — officiellement — aucun progrès.

Non seulement les assassins de M. Prince — qui semblaient être cernés, repérés, démasqués — échappent au filet de la police, mais encore le mobile même du crime n'est pas définitivement établi.

Des amis du magistrat, magistrats eux-mêmes, se sont, comme tant d'autres, penchés sur la tragique énigme.

L'un d'eux nous a dit : — Nous avons tout retourné, tout examiné. L'affaire Stavisky ? Les secrets de Prince concernant cette affaire ? Quatre ou cinq personnalités du Palais les connaissent aussi. Pourquoi Prince aurait-il

été désigné ? Pour l'exemple ? Pour faire peur aux autres ?

« Des secrets concernant des affaires plus anciennes et qui pouvaient être révélés, à la faveur du scandale Stavisky ? Nous avons également examiné cette hypothèse. Nous n'avons rien trouvé de sérieux.

« Tout semble prouver que Prince a été victime d'une vengeance. Et nous ne parvenons pas à fixer le mobile de cette vengeance. »

Tel est le mur auquel on se heurte. Et pourtant, le lien encore idéal qui unit les deux affaires, l'énigme de Dijon et le scandale Stavisky, est si ancré dans le raisonnement que les deux enquêtes ne cessent de chevaucher, de s'enchevêtrer, et que l'idée d'un complot, d'une exécution, d'un crime organisé demeure intacte.

Nous avons, dans notre dernier numéro, par un scrupule que l'on a compris, réuni tous les arguments qui pouvaient étayer la thèse d'une mort volontaire.

Ces arguments, dont quelques-uns n'étaient pas sans valeur, nous les avons soumis à M. Raymond Prince, le fils du magistrat.

— Comment peut-on encore croire au suicide, nous a-t-il dit, alors que l'autopsie a révélé des traces de chloroforme dans les reins de mon père ? Or, pour que le chloroforme puisse descendre du poumon dans un rein, deux heures sont nécessaires, à l'avis de tous les médecins. Il aurait fallu, puisque mon père a été écrasé à huit heures, qu'il se plaçât deux heures plus tôt sur la voie, c'est-à-dire à six heures du soir. Or, cela n'est pas possible. Plusieurs trains sont passés à la Combe-aux-Fées, de six heures à huit heures. Mon père aurait été écrasé par un de ces convois. Et alors le chloroforme n'aurait pas eu le temps de descendre dans son rein. Cet argument irréfutable réduit à néant la thèse du suicide.

Et pour nous montrer la bonne foi du magistrat lorsque, revenant chez lui, il

apprit la maladie de sa mère, M. Raymond Prince ajoute :

— Tenez, un détail, encore inédit. Lorsque mon père eut connaissance du coup de téléphone l'appelant à Dijon, il déclara : « Quel dommage que Raymond soit allé au cours, il m'aurait accompagné ! Nous serions revenus demain, puisque je dois remettre mon rapport à Lescové. »

« Notez enfin que mon père n'était que depuis peu de temps préoccupé par l'affaire Stavisky. La seule émotion qu'elle lui donna fut celle qui l'agita, lorsqu'il apprit que M. Pressard voulait, à propos de cette affaire, lui attribuer une part des responsabilités. Il s'emporta, mais contre M. Pressard seulement... »

On sait que, à ce sujet, M. Pressard a demandé à être entendu, le plus tôt possible. Sa déposition fera-t-elle avancer l'enquête qui, depuis un mois, tient en haleine l'attente passionnée de l'opinion ?

La liaison des deux affaires domine maintenant, si profondément, le réseau des investigations que celles-ci semblent s'orienter vers la clé de l'assassinat de M. Prince par les secrets de l'affaire Stavisky.

Trouver tous les bijoux, tous les talons de chèques de Stavisky, rechercher les endroits par où ils passèrent, les mains qui les ont transportés, qui les ont cachés, telle paraît être la tactique des enquêteurs qui pensent aboutir ainsi à l'assassinat de M. Prince.

On a déjà retrouvé une partie des bijoux. On les a retrouvés à Londres. Non sans mal d'ailleurs, puisqu'il a fallu une enquête de près de huit semaines pour parvenir à en découvrir les derniers détenteurs.

Cette découverte a mis au premier plan de l'actualité un homme qui n'était pas

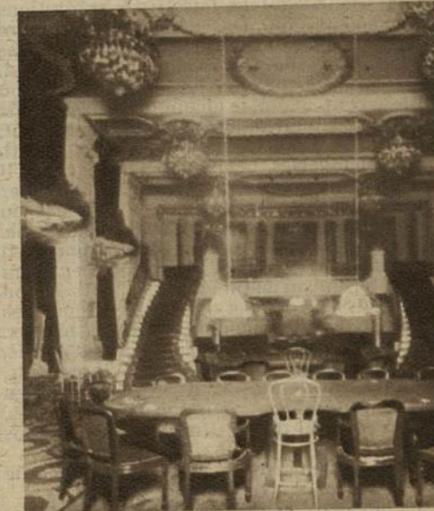
pour nous un inconnu. Les premiers dans la presse, les enquêteurs de *DéTECTIVE* avaient signalé en Jo-les-cheveux-gris l'un des gardes du corps de Stavisky (1).

Mécontent d'avoir été cité dans notre article, Jo-les-cheveux-gris vint nous rendre visite, menaçait notre directeur et notre collaborateur Paul Bringuier, puis se calma.

Je devais, personnellement, le rencontrer peu après dans un café de l'Etoile, où j'avais rendez-vous avec Voix. Voix devait me raconter les derniers moments de son maître Stavisky, et m'avait téléphoné d'aller le rejoindre dans l'établissement qu'il avait désigné.

Lorsque je le rejoignis, à l'heure dite, Voix n'était pas seul. Il y avait là non seulement Lucette Alméras, mais encore deux hommes, l'un en pardessus mastic, l'autre en pardessus beige. C'étaient Romagnino et Jo-les-cheveux-gris. Tous deux paraissaient prendre un vif intérêt à l'entrevue que j'allais avoir avec Voix.

Ce fut Romagnino qui prit la parole. — Vous allez, me dit-il, entretenir Voix sur son séjour à Chamonix. Voix est un brave camarade qui a cru de son devoir de rendre service à Alexandre. Mais, je



Le Frolic's est fermé, mais on n'en surveille pas moins certains de ses habitués.



C'est à M. Sutton, un prêteur sur gages de Londres, qu'avaient été confiés la plupart des bijoux de Stavisky.

peux le dire devant lui sans le vexer, il ne sais pas très bien s'exprimer. Si parfois il vous racontait des choses qui puissent se retourner contre lui, je vous demande de rectifier vous-même.

Je répondis que je ferais de mon mieux. Romagnino me remercia. Jo-les-cheveux-gris opina. Tous deux prirent ensuite congé de moi et me laissèrent seul avec Voix.

— Excusez-moi, me dit Romagnino, avec un sourire équivoque, mais ma journée est aussi chargée que celle d'un ministre !

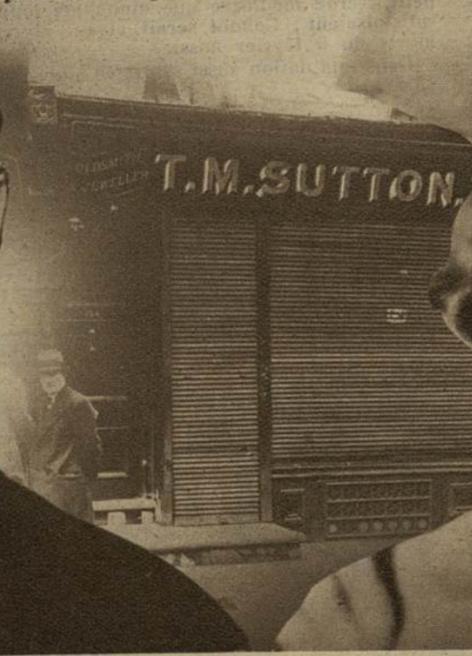
Je ne le revis plus, mais nous connûmes, en son temps, le mystérieux voyage que fit Jo-les-cheveux-gris, à Londres, en compagnie de Romagnino.

Nous connûmes aussi le passé de l'homme qui vivait dans l'ombre de Stavisky.

Jo-les-cheveux-gris peut être classé dans la catégorie des hommes du milieu qui tentèrent fortune en Argentine grâce à la traite des femmes. Il fait ses débuts à Barcelone, où il fréquente « les hommes du voyage », puis débarque à Montevideo, avec une femme du Havre, « Fifi-la-Grêlée ». Il sait qu'il aura à lutter contre ceux qui règnent là-bas sur le marché des femmes.

(Lire la suite page 7.)

Ci-dessous, de gauche à droite: Jo-les-cheveux-gris; l'établissement de prêts sur gages Sutton, et Sheila Mono, la girl qui engagea les bijoux pour le compte de Romagnino.



(1) Voir « DÉTECTIVE » du 11 janvier 1934.

LES "TUEURS"

La destinée des hommes de main est d'habitude obscure, et c'est son essence même de l'être. Il faut des événements hors de proportion comme ceux de l'affaire Stavisky pour qu'on voie des Niémen ou des Jo-les-cheveux-gris faire figures de vedettes. Le plus souvent, elle tient dans trois mots : primitive, dure et tragique.

Un petit fait-divers, à la fin de la semaine dernière, est passé inaperçu.

« Un jeune homme, Yvon Perez, « se disant maître-nageur » a été abattu de trois coups de couteau, à cinq heures du matin, à Montmartre, par un inconnu qui a pris la fuite. »

Il y a quatre ou cinq ans que je le connaissais. A cette époque, « maître-nageur », il l'était vraiment. Et peut-être quelques élégantes se souviendront-elles de ce garçon brun et musclé, qui les initiait aux secrets du crawl pendant la saison, à Biarritz, et qui, les jours de fête, faisait des exhibitions de plongeurs qui les extasiaient. Peut-être même quelques-unes de ces belles ennuyées avaient-elles ébauché quelque flirt avec lui. Il avait une collection de photographies où on le voyait à côté de champions célèbres de natation et qu'il montrait complaisamment, car il était d'esprit simple, brutal et puéril.

Les mauvaises heures étaient venues. Il avait fait quelques sottises qui l'avaient assez vite rejeté dans le rang des « hommes du milieu ». Montmartre ne l'avait plus lâché. Il avait perdu son bel équilibre sportif, il avait pris ce teint de terre de ceux qui errent jusqu'au matin dans les bars où on « discute le coup » et qui dorment quelques heures dans des chambres d'hôtels miteux.

J'avais gardé pour lui une sorte d'amitié. Il me servait, parfois, non pas d'indicateur, mais d'agent de liaison avec ceux du milieu que je voulais voir. Il n'y a pas longtemps, j'avais entendu dire, à Montmartre, à propos de lui :

— Il s'occupe trop de ce qui ne le regarde pas. Il va lui arriver malheur.

Je lui avais répété ces mots attrapés au passage. Il avait ri.

— C'est toi, plutôt, qui devrais faire attention, ces temps-ci, m'avait-il dit.

Et comme, une de ces nuits, je bavardais d'un peu près, dans un angle sombre de la rue de Douai, avec un homme, j'avais vu Perez rôder autour de nous, comme un chien de garde inquiet.

Jeudi, il me téléphona encore, vers deux heures du matin, dans une boîte de nuit où j'étais. Trois heures après il recevait, à l'angle de la rue Fontaine et de la rue Mansard, trois coups de lame, silencieux et rapides, dans le ventre. Perez appela un taxi, y monta, en tenant à deux mains son ventre ouvert, et dit :

— A l'hôpital.

Il râlait quand le taxi y arriva.

Prévenu le lendemain, je sautai à Lariboisière. Il était entré dans le coma sans avoir dit un mot.

Ce n'est rien ; ce n'est que la mince vie et la mort d'un garçon d'esprit et de morale simplistes. C'est aussi énorme, c'est une phase dans l'épopée extravagante des hommes sans peur, sinon sans reproches, que, depuis les affranchis de l'ancienne Rome aux mousquetaires et aux bravis de tous les complots du monde, on appelle des hommes de main.

Cette série d'articles, je l'avais commencée pour n'y apporter que des souvenirs personnels et le reflet d'histoires pittoresques çà et là recueillies. Par une coïncidence dont j'ai l'immodestie de croire que je l'avais prévue par instinct, les tueurs, les hommes de main sont venus au premier plan de l'actualité et n'abandonnent plus cette situation stratégique. Si bien que ce reportage particulier tend, chaque semaine, à se confondre avec les rubriques désormais régulières de l'Affaire. Aussi bien j'en finirai aujourd'hui avec ce titre qui n'a plus de raison d'être spécialement mis en vedette. Et, cependant, aujourd'hui encore, je suis obligé de m'emparer, sous le prétexte des tueurs, d'une partie de l'actualité.

Galmot a-t-il été assassiné par les tueurs de Stavisky ? A mesure que le scénario miraculeux se développe, on voit se lever, comme des gazes dans un décor de théâtre, les voiles qui s'étaient refermés sur un passé perdu. On a l'impression que tout se tient, qu'une étrange et terrible loi noue tous les drames et que, les limites de la vie normale, raisonnable, pure, franchies, dans le bled des hors-la-loi et des aventuriers au cœur insatisfait, ne s'agitent, ne se mêlent farouchement, ne luttent et ne meurent que des gens qui se connaissent ou se devinent ou se comprennent.

Jean Galmot ! Il fallait bien que celui-là aussi sorte de la tombe pour participer à la

grande fête. Il eût été étonnant que le plus pur, mais aussi le plus grand aventurier de ce siècle soit resté dans l'oubli. L'emprise de la bande Stavisky tient la France depuis 1925, Galmot n'est mort qu'en 1928. Allons donc, il devait les connaître ! On aurait dû y penser tout de suite. Tout de suite, on aurait pu vérifier.

L'activité de Stavisky ou des gens qui l'animaient ne s'enclosait pas à la métropole et à l'illusionisme de la Bourse. Ils ont tâté de tout, ils ont flairé tout ce qu'il y avait de neuf, d'intéressant par le monde. Un jour, ils se sont heurtés à Galmot. Lui était magnifique. Il est de la grande tradition de ceux qui courent l'aventure, qui la traversent, comme des saints un brasier, qui ne lui abandonnent rien de leur dignité d'homme. Sa passion le sauvait. Il était pur comme d'Artagnan, et d'Artagnan tuait des innocents parce que la cause à laquelle il croyait lui tenait lieu de morale, et celui qui n'a pas peur de l'injustice est le plus fort sans être le plus vil. Je connais un autre Galmot, c'est Henri de Monfreid, et le second aurait fait une carrière semblable à celle du premier, s'il avait été dans un royaume aussi favorable, dans l'ardente et neuve Guyane, au lieu des arides côtes de la Mer Rouge.

Galmot, on le découvre enfin, rencontre, connaît et aime Stavisky. Il l'aime parce que Stavisky a un charme féminin, n'est, en somme, qu'une fille. Stavisky ne sait se mouvoir que dans une chaude atmosphère de sympathie, j'allais dire de sex-appeal. J'aurai à revenir là-dessus. Galmot ne se trompe pas, ne peut pas se tromper sur la valeur, intelligence et énergie de Sacha, qui sont médiocres. Il reçoit comme un éblouissement sa puissance de charme, d'intoxication. Lui, l'homme du bled, le févèreux génial, le jacobin illuminé des tropiques, il s'accroche à ce qui est pour lui le plaisir, la mollesse émouvante, le philtre, le secret irrésistible de Paris.

Ce qui s'est passé entre eux, au point de vue « affaires », n'est pas autrement intéressant. Galmot avait un idéal ; j'ose dire, après près de dix ans, une utopie : le développement de la Guyane dans l'indépendance. La Guyane, à cette époque, transpirait une richesse vierge et impatiente. Les prospecteurs d'or, à coups de pioche vagabonds, exhumaient des pépites grosses comme un œuf. Entre le Brésil chargé de richesses inexploitées et les Amériques centrales à la puissante dot, à l'époque de l'extrême prospérité, la Guyane apparaissait comme la terre promise de toutes les inflations légitimes.

Galmot, là-dedans, ou plutôt là-dessus, était une sorte de prophète illuminé et intransigeant. Il était naturel que les Stavisky tentent de s'accrocher à lui pour lui soutirer le sous-produit de l'œuvre, c'est-à-dire l'argent.

Galmot, comme tous ceux qui vivent une vie dangereuse, aux limites de tout, même de la mort, n'était sensible qu'au charme, même s'il était empoisonné. Il participa au

près de ses nerfs que la France. il ne rien, une nuance, un coquelicot dans blés, pour rompre l'équilibre.

Donc, Galmot rassemble des deux bras figurants de Stavisky autour de lui, prend pour des fantoches qu'il peut anéantir pour son œuvre définitive. Eux, de leur côté, le guettent, cherchent la fissure de cet homme parfait et comment ils pourront, en bluffant, en nourrissant sa pure idéologie venir à la curée en dehors de lui. Alors, un soir, à un de ces dîners de 1925 où Galmot député de la Guyane, seigneur et idole de terre vierge, croyait répandre autour de lui un pur élan, il rencontre, mise à sa disposition non moins par la nécessité du protocole que par une arrière pensée sereinement troublée par Arlette Simon. Hier, encore, mannequin de couture et vendeuse de billets de banque à Montmartre, mais déjà éprise de Stavisky, intoxiquée par lui, bientôt morte de lui.

Elle a gardé, au début de sa carrière, une femme d'escroc, une sorte de tranquillité, fraîcheur qui la trompent elle-même et, dans tout cas, qui trompent l'homme rude, agri par la fièvre et l'angoisse des piques, le bourgeois exalté, le père de famille parfait, mais aussi le chef

Des révélations récentes semblent démontrer qu'il s'agit de la mafia dont Galmot avait entouré Stavisky (ci-contre) qui était Galmot d'après l'ouvrage, par la livraison, l'escroc aux doigts d'or à la police

mouvement naissant qui devait livrer dix ans plus tard la France à la plus cruelle aventure sentimentale de son histoire.

Que se fût-il passé si tout avait suivi une courbe normale ? Les Stavisky auraient prospecté en Guyane. Un jour, Galmot, découvrant leur impureté, les eût chassés impitoyablement. Qui sait ? Tout peut-être aurait été changé. Nous aurions encore Galmot et nous n'aurions pas eu le Stavisky de 1932-33-34.

Mais les desseins de la destinée sont impénétrables, ou, plutôt, il est trop sûr qu'ils sont faits pour mettre à l'épreuve les passions, les ressources et les faiblesses des hommes.

Il y avait une femme dans l'aventure, la femme de Stavisky, Arlette Simon. C'est un exemple assez singulier de Madone, c'est-à-dire de figure allégorique qui cristallise sur elle des passions refoulées et des énergies incertaines. Elle n'est pas coupable, dans le sens social du mot. Elle a été une femme aimée qui s'est balancée sans souci sur l'escarpolette de son bonheur. Et, pourtant, elle a été, inconsciente à demi, l'animatrice prodigieuse de cet élan. Je m'avance beaucoup, mais il vaut mieux aller à la limite de son instinct qu'à celle de son scrupule. Je crois que si Arlette Simon n'avait pas été là, vivante et émouvante idole, à l'heure qu'il fallait, Stavisky serait resté le petit escroc médiocre que cinquante louis satisfaisaient ; Galmot serait vivant et les morts du 6 février aussi.

Dans une nation aussi sentimentale, aussi

cheur de lunes désaxé qu'est Galmot. Je ne sais pas s'il l'aime. Je ne sais même pas si Jean Galmot a été l'amant d'Arlette Stavisky. Au surplus, les deux choses n'ont pas d'importance, puisque la passion d'un homme pour une femme peut s'exalter seule dans un cerveau sans que le cœur ni le corps trouvent leur compte.

Toujours est-il que, à partir de ce moment, Galmot appartient à la bande Stavisky beaucoup plus qu'il ne le voudrait et même beaucoup plus qu'il ne le croit. Stavisky a bien deviné, avec une sensibilité de juif levantin, sa meilleure qualité, quelle puissance irraisonnable il avait désormais sur le seigneur de la Guyane. Il en use avec l'habileté de l'ancien souteneur de la rue Caumartin, jaloux mais subtil, qui connaît la prépondérance qu'il possède dans la tendresse de cette femme et qui abandonne, pour un plus grand profit matériel, le résidu de ce qu'elle peut donner à un homme.

C'est au cours de cette période que Galmot participe, en tant que commanditaire et d'animateur apparent, à plusieurs des affaires où s'essayèrent, au début, les gens de Stavisky, tabac, or, etc., affaires d'ailleurs qui ne sortaient pas de la légalité et qui servaient seulement à la bande Alexandre de tremplin pour de plus louches et de plus fructueuses spéculations.

Dès qu'il montre le bout de l'oreille, Galmot, que cette sorte d'amour cérébral n'avait pas privé de sa lucidité d'homme rompu à tous les coups durs, s'aperçoit des sortes d'affaires qui seules intéressent ses nouveaux amis. Il attend. Il attend parce qu'il a l'habitude d'être à l'affût dans la brousse, que la chose l'amuse et qu'au fond de lui l'image de cette femme le paralyse.

Puis tout se précipite. Homme d'affaires à l'esprit aiguë, Galmot met vite à jour les agissements de la bande, qui ont lieu en dehors de lui, mais qui l'intéressent tout de même. Il sait désormais qu'il a affaire à une bande d'escrocs officiels, et dont les moyens sont encore assez limités pour qu'ils soient obligés de se réfugier dans les faux et même dans les cambriolages. (Les affaires de détournement de titres pour lesquelles Stavisky a été arrêté en 1926 ne sont que de vulgaires cambriolages chez un agent de change.)

Galmot, averti désormais et bouleversé, n'en reste pas moins familier de la bande. Mais son tempérament lui-même le pousse à des écarts de parole, le découvre, aux yeux de Stavisky, comme un invité maintenant dangereux.

On le lui reproche sans doute, et la belle harmonie d'affaires se rompt. Un Galmot clairvoyant, maître de lui, n'aurait plus qu'à s'enfuir, à abandonner, avant d'être compromis, même seulement vis-à-vis de lui-même, la mafia qui suinte le poison. Il n'y songe pas parce qu'une autre lubie, une autre illumination le remplit. Cette femme qu'il aime, il la croit pure, innocente, précisément parce qu'il l'aime. Et il se jure à

lui-même, comme il se serait juré de délivrer une captive au fond de la jungle, d'arracher Arlette aux mains sales de ceux qui l'entourent. Il ne la quitte plus. Il les suit pas à pas. Et bientôt il doit convenir que le cœur et la chair de cette femme sont prisonniers de bon gré. Il la sent intoxiquée du charmeur redoutable et qu'elle ne lui appartiendra pas tant que l'autre sera libre. C'est alors qu'intervient dans l'esprit de cet homme intègre la possibilité de livrer ceux qu'il doit considérer tout de même comme ses amis.

Jamais sans doute il ne l'aurait fait, en d'autres circonstances. Mais d'un côté il les méprise et les sent dangereux, même pour lui-même. D'un autre côté, leur disparition seule peut assurer la liberté et, pense-t-il, le bonheur de la femme qu'il a choisie.

Février 1926 : Stavisky et les siens, ceux-là même d'une bande qui s'est, pour ainsi dire, conservée intacte, et où l'on retrouve, après huit ans, les mêmes noms pour les mêmes grades, Hayotte, Schmidt, Zweiffel, etc., sont inculpés de vol de titres et traqués par la police. Mais, cependant que celle-ci les recherche dans les hôtels meublés de Montmartre, Stavisky, déjà millionnaire, mène grand train dans sa villa de Marly-le-Roi. Ses relations avec Galmot sont devenues aiguës. Ils se traitent désormais comme des ennemis qui n'en sont plus, en dehors de toute concession sentimentale, qu'à jouer cartes sur table. Alexandre, sûr de l'amour d'Arlette, comme tous les grands maquereaux, n'a pas hésité à proposer crûment au Dieu de la Guyane de lui vendre sa femme. Il est tellement sûr que celle-ci, si elle prête son corps, ne prêterait que cela. Galmot feint d'accepter le marché. Et le marché est cher : un million. Au fond de lui, il n'en garde pas moins le souci de prendre Stavisky à son propre jeu et de conquérir librement Arlette, après avoir terrassé le levantin. C'est alors que, faisant, pour la première fois de sa vie et aussi pour la dernière, figure de traître, il va livrer à M. Pachot, commissaire aux Délégations Judiciaires, le refuge de Stavisky à Marly-le-Roi.

Celui-ci d'ailleurs ne s'y trompe pas. Quand, au cours d'une soirée qu'il organise en sa villa, la police intervient et traque dans les coins du salon les invités affolés, quand M. Pachot lui-même et l'inspecteur Grippois le découvrent tremblant de froid, à moitié dévêtu, dans un placard, il ne saura que dire, ivre de rage et de rancune conteneues :

— C'est Galmot qui m'a donné, je l'aurai.

Galmot s'était trompé en partie. Arlette, trop compromise, près d'être mère, a été à la fois inculpée et confinée dans une maison de santé. Elle reste sous l'amour de Stavisky, mais elle échappe à l'emprise de Galmot. C'est ce qu'on appelle à la belotte : le jeu de la coupe et de la défosse.

Puéril et maladroît quand il s'agissait des intrigues du cœur, le rénovateur de la Guyane avait perdu. Par contre, il avait

gagné la haine d'un homme dont la race ne lui permettait pas d'oublier. Quand il sortit de prison, en 1927, Stavisky pensait toujours à Galmot. Dès les premiers mois de sa nouvelle liberté, il avait repris de l'assurance et sa prodigieuse fortune déjà s'affirmait. Autour de lui, se réunissaient de nouveau, étroitement unis pour faire triompher la chance de leur patron, les hommes de main et les tueurs.

En 1928, Galmot repartait pour la Guyane. Ce coureur de jungles qui n'avait pas peur de la mort savait qu'elle l'attendait là-bas. Il s'est éteint sur un lit d'hôpital, l'estomac et les intestins brûlés par un poison officiellement versé, le cœur intact. Les tueurs sont revenus en France ; ils se sont regroupés, comme des faucons après la chasse, autour de leur maître. Et Stavisky, le soir du 12 janvier, à Chamoniex, au moment de mourir, a dû penser à Galmot.

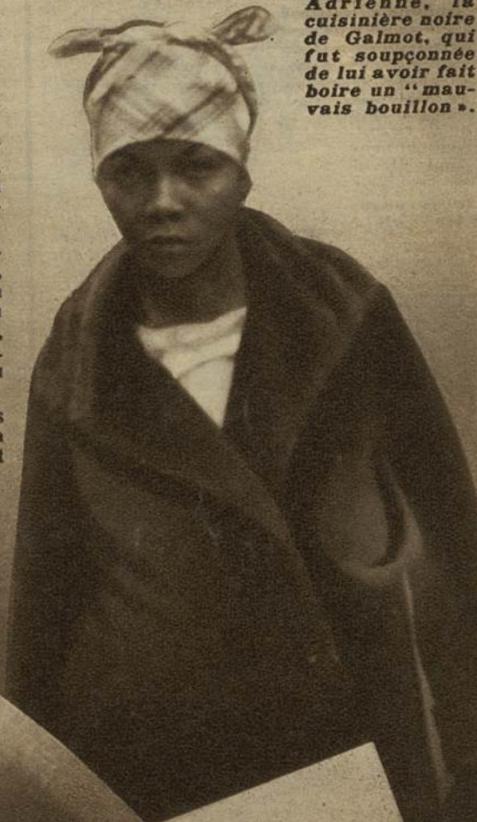
Hommes de main, j'aurais encore beaucoup de vos histoires à raconter, pittoresques, colorées, tragiques ou charmantes. Serviteurs obscurs et redoutables des campagnes électorales, électeurs à la poche gonflée de revolver qui votez trois fois, qui faites voter les morts et les incapables dans les campagnes lointaines, instigateurs appointés d'un enthousiasme politique fragile, vous composez un monde curieux dont je parlerai.

Vous participez surtout, pour le moment, à la grande aventure. Cette aventure a son secret. Tous ceux qui ont été jusqu'ici compromis dans l'affaire Stavisky ne sont que des partisans, des serviteurs, des hommes de main. Stavisky, lui-même, n'était qu'un d'entre vous. Il avait son patron. Je vous donne rendez-vous, pour l'éclaircissement de ces parades obscures, à la semaine prochaine.

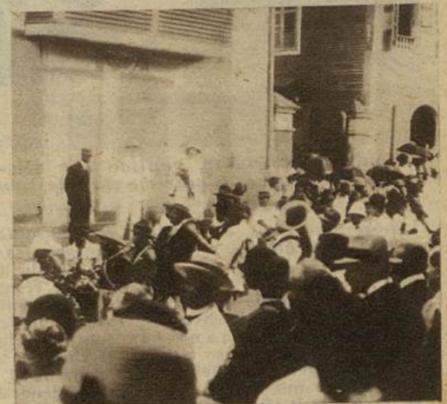
(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

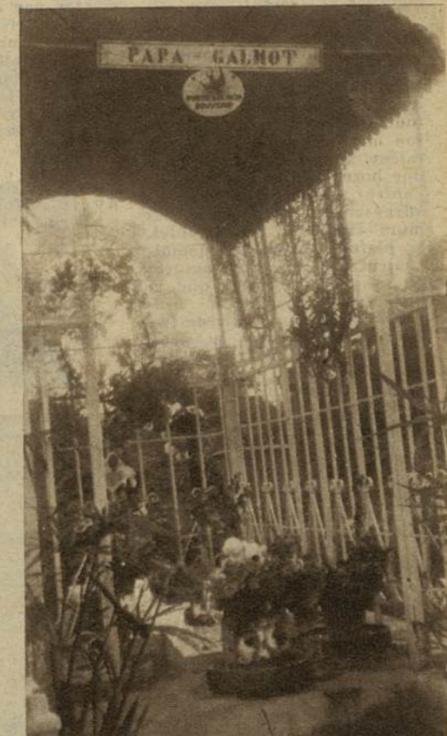
Adrienne, la cuisinière noire de Galmot, qui fut soupçonnée de lui avoir fait boire un "mauvais bouillon".



Une rue de Cayenne pendant l'émeute que provoqua la fin suspecte de Galmot.



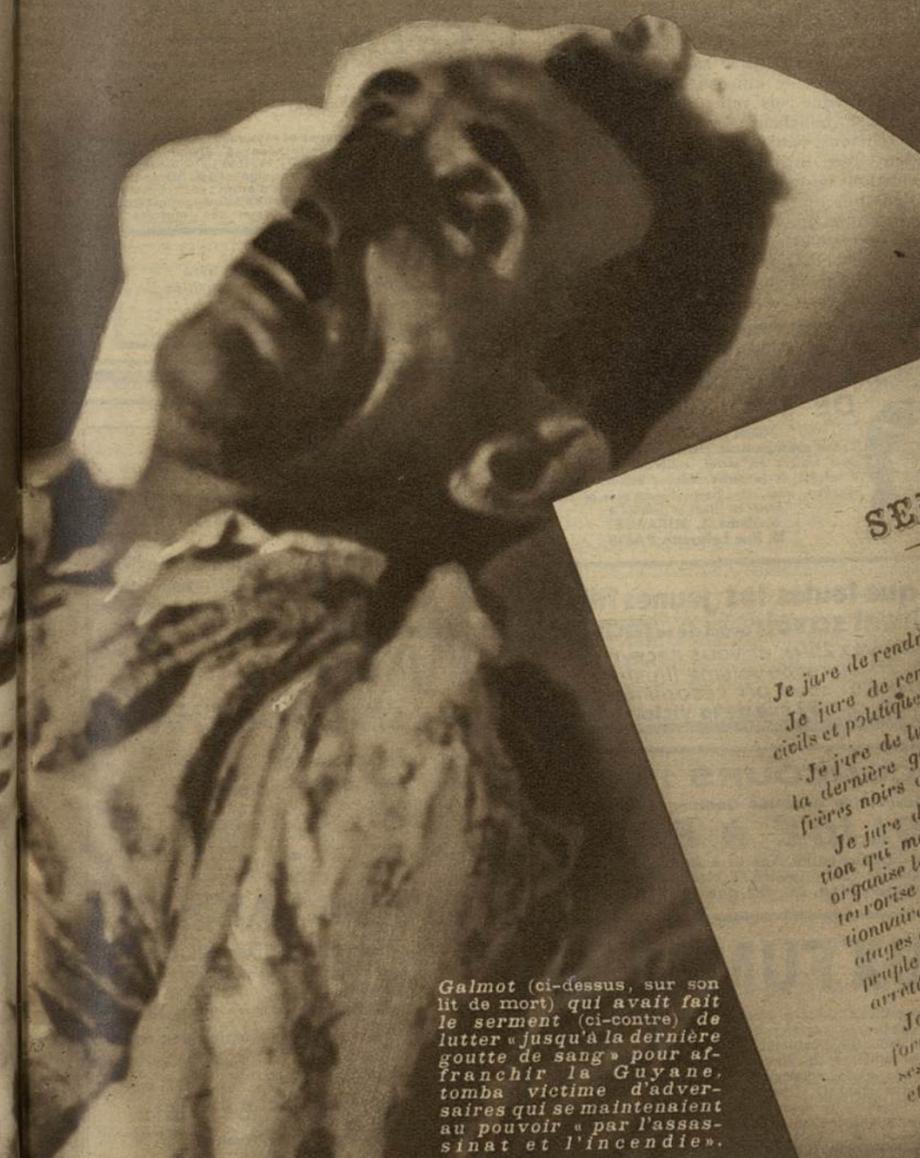
L'enterrement de Galmot fut suivi par une foule innombrable et fiévreuse.



La tombe élevée à « Papa Galmot » ressemble à un bosquet printanier.



Au cours du procès de Nantes, les inculpés sont conduits de la prison au tribunal (ci-dessus). — Ci-dessous : la veuve du député de la Guyane fut appelée à témoigner à la barre.



SERMENT

Je jure de rendre la Liberté à la Guyane.
 Je jure de rendre aux citoyens de la Guyane les droits civils et politiques dont ils ont privés depuis deux ans.
 Je jure de lutter, jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour affranchir mes frères noirs de l'esclavage politique.
 Je jure d'abolir la toute puissance d'une Administration qui met la force armée au service de l'illégalité, qui organise par l'assassinat et l'incendie, qui oblige les fonctionnaires à la besogne d'agents électoraux, qui prend les otages et emprisonne les meilleurs, parmi les enfants du peuple, et qui enfin, gouverne par des décrets et des arrêtés supprimant les droits sociaux de l'ouvrier.
 Je jure de mettre fin au régime économique qui traîne dans la Guyane, pays des mines d'or, pays aux richesses fabuleuses, en une terre de désolation, de souffrances et de misère.
 Je demande à Dieu de mourir en combattant pour la patrie, la Guyane immortelle.
 Paul signe ce serment avec mon sang.
 Jean GALMOT,
 Député de la Guyane.

Galmot (ci-dessus, sur son lit de mort) qui avait fait le serment (ci-contre) de lutter « jusqu'à la dernière goutte de sang » pour affranchir la Guyane, tomba victime d'adversaires qui se maintenaient au pouvoir « par l'assassinat et l'incendie ».

FAITS DIVERS

LE VIN DE L'ASSASSIN



Mme David gisait, repliée sur elle-même, la tête appuyée contre le mur maculé de taches sanglantes.

Limoges (de notre correspondant particulier).

Lorsque le chef de la brigade de gendarmerie de Neuville pénétra dans la pièce basse de la ferme de Bellefois, le spectacle qui s'offrit à lui et qu'éclairait faiblement la pauvre lampe posée sur la table, où demeuraient encore les reliefs du repas du soir, l'immobilisa un instant.

Entre la porte et la cheminée, accroupie dans une flaque de sang, la femme appuyait contre le mur sa tête sans vie. Près d'elle, ne respirant plus qu'avec peine, gisait, étendu de tout son long, un homme — son mari. L'un et l'autre portaient au sommet du crâne une horrible blessure ; l'un et l'autre avaient les poignets affreusement sectionnés. Les murs crasseux, les meubles, le plafond lui-même, témoignaient, par des éclaboussures de sang encore frais, que la lutte avait été âpre.

Près d'un pauvre lit de fer, deux fillettes, trois et deux ans, blotties l'une contre l'autre, n'arrivaient pas à comprendre pourquoi leur papa avait « fait du mal » à leur oncle et à leur tante.

Le brave gendarme commença par éloigner de cet affreux décor les deux enfants. Par leur mère, qu'il trouva réfugiée chez une voisine, il apprenait bientôt tous les détails du drame qui s'était dénoué quelques heures plus tôt.

Mariée, voilà quatre ans, à un homme brutal et alcoolique, Mme Saulnier quittait, au mois d'août 1932, le domicile conjugal, tandis que son mari, René, âgé alors de vingt-quatre ans, purgeait à la prison de Poitiers une peine de trois mois, pour une scène de violence dont il s'était rendu coupable envers la mère de ses deux fillettes.

Dès la levée d'écreu, Saulnier revint au pays. En butte

à ses sollicitations et à ses menaces, sa femme, qui occupait seule une petite maison, alla se réfugier auprès de ses oncle et tante : M. et Mme David, à Bellefois. Malgré tout, son mari cherchait à la revoir et chacune de ses visites à la ferme de M. David provoquait une scène de scandale à laquelle les voisins avaient fini par ne plus prendre garde. Le drame était déjà « en puissance ». Il devait brusquement éclater par ce dimanche pluvieux et triste de mars.

Dans l'après-midi, Saulnier se présentait au domicile de M. David et pria sa femme de lui amener les enfants. Comme il était ivre, celle-ci refusa.

Dans la soirée, vers 20 heures 30, M. et Mme David

Saulnier, dans son ivresse, avait enfoncé les volets et brisé les vitres.

dinaient gaiement en compagnie de Mme Saulnier et de ses fillettes. Tous avaient oublié l'incident de l'après-midi.

Soudain, les vitres de la chambre à coucher volèrent en éclats.

— C'est mon mari qui revient, assura tout aussitôt Mme Saulnier.

M. David prit son fusil de chasse. A sa nièce, Mme Saulnier, qui s'empara de son côté d'un pistolet automatique, il intima, à mi-voix, cet ordre prudent :

— Toi, prends la fuite, et vivement !

Mme Saulnier se glissa par une étroite lucarne et parvint à se réfugier chez une voisine. Il était temps. Saulnier, ivre d'alcool et de rage, avait enfin forcé la porte et faisait irruption dans la pièce, armé d'un sabre-baïonnette à double



C'est dans une grotte des environs que les gendarmes retrouvèrent l'assassin.



C'est l'alcool qui avait fait de Saulnier, un assassin.

tranchant. Pour l'effrayer, M. David tira un coup de fusil en l'air. La brute ne lui laissa pas le temps de redoubler. A coups de sabre, il attaqua M. David, lui sectionnant les poignets, et, finalement, l'abattant à ses pieds, d'un coup terrible asséné sur le crâne. La femme de ce dernier, venue à son secours, subit le même sort. Pour elle, le coup avait été porté si brutalement que la mort fut instantanée.

Saulnier, maintenant, cherchait sa femme ; comprenant qu'elle s'était enfuie, il s'écria :

— Ce sera pour une autre fois !

S'approchant alors des deux petites qui, transies de peur, avaient assisté à l'horrible scène, il les embrassa.

— Je vous épargne, leur dit-il.

Et, s'adressant à M. David qui respirait faiblement :

— Quant à vous, je vous laisse vivre pour élever les gosses.

Puis, la figure barbouillée du sang de ses victimes, il partit paisiblement boire un litre de vin chez son patron, stupéfait et atterré, à qui il ne fit grâce d'aucun des détails de la soirée tragique.

Les gendarmes le trouvèrent, le lendemain, couché dans une grotte des environs. Dégrisé, mais sans remords, Saulnier n'exprima qu'un regret : celui de n'avoir pas fait subir à sa femme le même sort qu'à l'infortunée Mme David.

H. A.

CONCOURS DE LA CASQUETTE



Vous pouvez gagner l'un de ces prix :

- 1 AUTO 201 Peugeot
- 10 MOTOCYCLETTES Peugeot
- 100 BICYCLETTES Peugeot

DEMANDEZ LE RÈGLEMENT A VOTRE CHAPELIER

LD

Les confidences d'une couturière

Comment elle s'est débarrassée de ses maux de reins

« Je suis si contente des Sels Kruschen que je les recommande à tous mes amis », dit cette femme qui a beaucoup souffert des reins. Elle écrit :

« J'avais des maux de reins terribles, je ne pouvais rien faire, je me sentais lourde, comme congestionnée. Maintenant, depuis que je prends des Sels Kruschen, je ne me sens plus du tout la même, je couds toute la journée sans douleurs dans les reins, comme auparavant. Je suis très contente ». — Mme V..., Pont-sur-Yonne (Yonne). Lettre n° 1518.

La fonction des reins dans la machine humaine est celle de deux filtres. Le sang passe 180 fois par heure dans les reins qui rejettent l'acide urique et autres résidus toxiques et renvoient dans le sang des substances utiles telles que le glucose et le chlorure de sodium. Lorsque vos reins perdent leur activité, ils se bouchent, l'acide urique et les autres poisons pénètrent alors dans le sang, circulent avec lui : il en résulte de l'auto-intoxication ou empoisonnement. C'est parce que Kruschen donne une nouvelle vigueur aux reins qu'il met fin au lumbago, aux différentes formes de rhumatismes et à la goutte.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS**

(sans rien absorber) l'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir la volonté de la partie désirée : joues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE, 75, Rue Lafayette, PARIS

Ce que toutes les jeunes filles doivent savoir avant de se marier

envoyez 25frs. et vous recevrez un superbe volume illustré franco. sous pli recommandé Late (SERVICE) 92 rue de la Victoire Paris

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS** Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaises haleines, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. Remède WOODS, 10, Archer Street (210 TAA), Londres W1



GRATUITEMENT CE LIVRE

vous enseignera comment vous pouvez, en 30 jours, former vos muscles et, en 120 jours, acquérir force, santé, autorité... devenir, en un mot, un autre homme, un homme complet.

Découpez et retournez simplement le bon ci-dessous à Dynam-Institut (Serv. V 74), 14, Rue La Condamine, Paris-17^e, en joignant 1 fr. 50 en timbres pour frais d'envoi : vous recevrez par retour notre ouvrage gratuit : « Comment former ses muscles ».

BON pour 1 exemplaire V 74 gratuit du livre « Comment former ses muscles ». Nom Adresse



Mesdames!

Deux produits indispensables pour la beauté de vos yeux.

NATCHAO

LA SÈVE NATCHAO

Fait pousser les cils Résultats merveilleux

La boîte 13 fr. Franco c/mandat 14.50

LE COSMÉTIQUE NATCHAO

pour courber et fixer les cils NE PIQUE PAS

La boîte 12 fr. Franco c/mandat 13.50

4 nuances : noir, brun, châtain, bleu noir

En vente :

PARFUMS DE SYLVIE 164, Rue du Fg-Saint-Honoré, PARIS



Le fourgon quitta le champ des morts dormant sous la garde muette de la montagne

(Suite de la page 3.)

Dès son arrivée, il convoque à l'Hôtel Bianchi — l'hôtel fréquenté par les trafiquants — deux des caïds de la traite : Joseph et Jean Calomotti et leur tient le langage d'un homme décidé à tout pour s'imposer. Il n'accepte aucune condition, menace et réussit à faire engager sa compagnie dans une des maisons les mieux achalandées de la ville.

Puis il se dirige sur Buenos Aires, mais les trafiquants de Montevideo et de Buenos Aires étaient à cette époque en lutte ouverte. Les uns reprochaient aux autres d'empêcher les femmes de débarquer à Buenos Aires.

Jo-les-cheveux-gris, qui songe à tirer profit de cette situation, revient à Montevideo reprendre sa femme. Le « tôlier », qui avait avancé à Jo 1.000 pesos, refuse de rendre la pensionnaire. Jo-la-Terreur l'entraîne de force. La police s'oppose à leur embarquement. Jo, furieux, revient à la « tôle », casse le comptoir, brise les glaces, administre une correction au « tôlier ». Effrayé, celui-ci supplie, cette fois, la police de laisser le couple embarquer pour Buenos Aires.

Là, Jo-les-cheveux-gris devient l'ami d'un évadé de Cayenne, Antonin-le-Zouave, dit « l'Asthmatique », et continue à terroriser les « tôliers ».

Une rixe l'oppose un jour à Carl Leca, l'assassin de l'agent Fleury à Toulon, condamné à mort par contumace, l'un des premiers pionniers de la traite en Argentine. Aidé d'évadés du bagne, Carl Leca tend un guet-apens à Jo-la-Terreur qui, miraculeusement, s'en tire.

De telles victoires l'enhardissent. Comme La Rocca, dit l'Excommunié, récemment arrêté à Barcelone, il rançonne les riches trafiquants, les tenanciers de tripots. On raconte encore là-bas comment il fit irruption, un soir, au Club de l'Aéro, un louche tripot fréquenté par les souteneurs.

Mais les profits de la traite ne lui suffisent bientôt plus. Les spectacles étaient rares en ce temps-là en Argentine. Des cabarets, des cafés-concerts commençaient à s'ouvrir. Les trafiquants eurent l'idée d'y organiser des championnats de boxe et de lutte. Jo-la-Terreur devient la vedette de ce genre d'attraction. On l'oppose un jour au redoutable Albert-le-Boucher, de la troupe de Constant-le-Marin, Jo sort vainqueur du combat. C'est la célébrité.

Puis la guerre éclate. Jo, qui est rentré en France, est mobilisé. Blessé à la tête, il est trépané. Sa nature irritable, son goût de la violence s'aggravent.

Ses amis l'excusent et attribuent ces excès aux conséquences de sa blessure. Mais

que de gros talons avaient été conservés pour de prochains chantages, et que Angelo avait été chargé de « planquer » les précieux documents, soit dans une banque, soit dans le « flatt » où travaille la femme d'Angelo...

Secrets au ralenti... La vérité peu à peu se démasque. L'enquête, si longtemps piétinante, a mis à découvert quelques-uns des fils essentiels du prodigieux imbroglio. On voit maintenant plus clair...

On voit comment les terribles armes qu'avait réunies Stavisky ont passé, après sa mort, dans les mains de son état-major. On voit comment cet état-major — Romagnino en tête — cherchait à se servir de ces armes. Ce qu'on ne voit pas encore — pour fixer le lien des affaires Prince et Stavisky — c'est pourquoi le magistrat aurait eu entre les mains le secret de cet entourage.

Nous avons cependant, on s'en souvient, examiné cette hypothèse.

Romagnino et Jo-les-cheveux-gris auraient, pour se couvrir, confié à un avocat soit le reçu de l'engagement des bijoux, soit la photo de quelques talons de chèques particulièrement compromettants. Celui-ci, pour dégager sa responsabilité, les aurait confiés à son tour à M. Prince. M. Prince aurait voulu faire photographier, à son tour, les documents. Dès lors, la bande n'aurait eu qu'un souci : reprendre les

documents dont elle s'était imprudemment débarrassée.

Nous reprenons aujourd'hui cette thèse qu'un fait troublant a, depuis, rendue plausible : l'avocat de Romagnino, affolé peut-être par de trop lourdes responsabilités, longuement interrogé par M. Ordonneau, n'a-t-il pas cherché à mettre un terme à ses jours ?

Une autre version, il est vrai, nous a été confiée : un escroc international, inculpé aujourd'hui dans une affaire qui ne représente pas moins de cent millions d'escroquerie (sur lesquels l'Etat réclame quarante millions), aurait dit devant un témoin :

— J'aurai la peau du conseiller Prince. C'est le conseiller Prince qui avait, en effet, étant attaché à la section financière du Parquet, déclenché l'affaire.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, il est encore malaisé de faire un choix. La conviction des magistrats qui s'occupent de l'enquête penche cependant vers la première thèse.

Tout semble décidément graviter autour de l'ombre de Stavisky, autour des hommes de main qu'il avait réunis, qui, le sachant perdu, ont joué le double jeu du chantage et de l'impunité et qui, maintenant, un à un, s'écroulent à leur tour...

Après Hayotte, après Romagnino, Jo-les-cheveux-gris.

Jo-les-cheveux-gris aurait dit : — On ne m'arrêtera jamais. Si l'on osait le faire, le gouvernement sauterait.

Traqué, il s'est résigné à se constituer prisonnier.

Demain, qui sera pris à son tour dans le filet qui se resserre ? Angelo, l'expulsé ?

Bayonne, Paris, Dijon, Londres, le réseau des recherches s'étend. Il gagne aussi Genève où, croit-on, les derniers bijoux de Stavisky auraient été cachés.

Si M. Prince a été exécuté par la bande Stavisky, Jo-les-cheveux-gris peut, demain, avoir de graves révélations à faire. Mais parlera-t-il ?

Ou bien, faisant état de sa blessure de guerre, de sa trépanation, jouera-t-il le rôle de l'homme qui ne sait rien, qui ne se souvient de rien et qui se dérobe aux questions les plus pressantes et les plus redoutables ?

Marcel MONTARRON.



En présence du Parquet de Bonneville, dans le cimetière enneigé, on procéda à la funèbre cérémonie.

il crée dans le milieu de nombreuses rançunes.

On le soupçonne, d'ailleurs, d'être devenu un indicateur. Certains cafés de Montmartre lui ferment leurs portes. Tout récemment encore, Jo-les-cheveux-gris se battait, place Blanche, parce qu'on avait voulu l'expulser d'un café.

Voici l'homme maintenant sous les verrous.

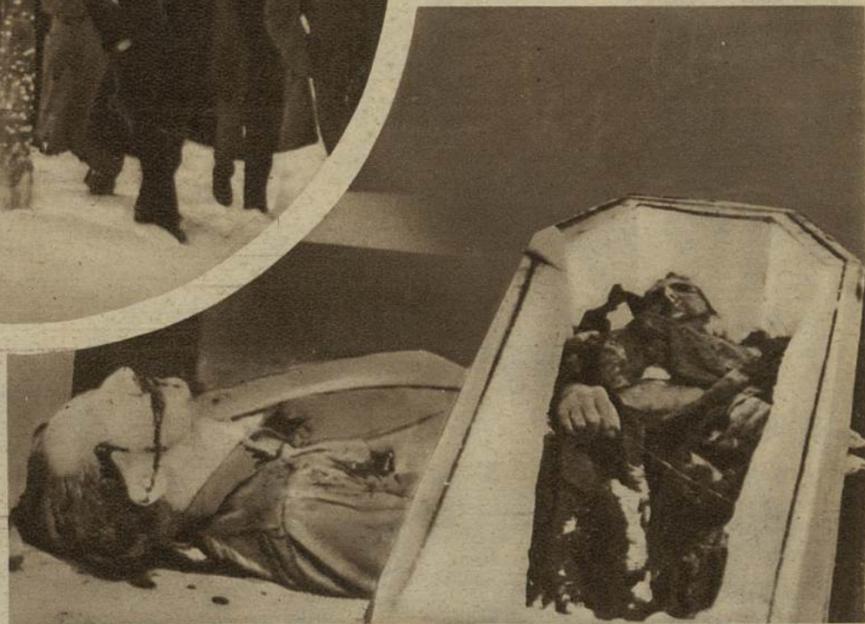
On a trouvé, dans son logement, deux malles, dont l'une, de couleur bleue, porte différentes étiquettes prouvant qu'elle a fait un récent voyage en Angleterre.

Il est démontré que Jo-les-cheveux-gris a accompagné Romagnino lors du récent et mystérieux déplacement que celui-ci fit à Londres.

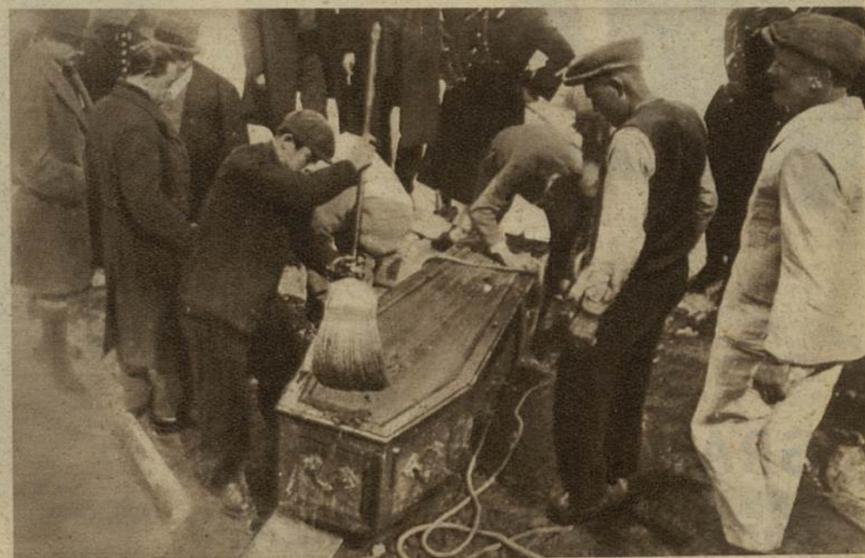
Mais quel est son secret ?

Fut-il seulement l'un des gardes du corps de Stavisky, l'ami de Romagnino, le dernier détenteur des talons de chèques et des bijoux ? Le mystère de Londres rejoint-il le mystère de Dijon ?

On murmure, un peu partout, dans le « milieu » que l'homme avec qui Romagnino et Jo-les-cheveux-gris furent en relations à Londres est l'Italien Angelo — de son vrai nom, Angelo Gabani —, brûlé à Paris, expulsé de France, ancien tenancier de tripots. On murmure aussi que Fernand Schmidt, du Frolic's, fut l'intermédiaire qui effectua les tractations de bijoux avec Stavisky. On suppose enfin que Jo-les-cheveux-gris n'a pas rendu tous les talons de chèques qu'il pouvait avoir entre les mains,



Une tache sanglante sur la chemise de Stavisky fit croire à une seconde blessure ; c'est pourquoi la Commission d'enquête fit exhumer le corps de l'escroc.



Devant les magistrats impassibles, le fossoyeur, dans un geste de simplicité, balaya la neige et la terre qui couvraient la bière d'Alexandre Stavisky

LES RUES SECRÈTES



Des silhouettes féminines dont le caractère est évident font le guet, la nuit, à l'abri de charmantes maisons anciennes.

GRAND REPORTAGE
par **PIERRE MAC ORLAN**

VIII. (1) — L'EXPÉRIENCE DE STRASBOURG

COMME conclusion à ces quelques promenades, pour la plupart méditerranéennes, dans ces rues secrètes que l'on peut considérer comme une manière d'enfer aussi bien que comme une sorte de paradis sensuel, il m'a paru intéressant de vivre quelques jours dans une grande ville du nord-est de la France qui, il y a déjà quelques années, tenta une expérience dont l'intérêt est évident. Je veux parler de Strasbourg et de cette fameuse « expérience » qui fit tant couler d'encre et provoqua des polémiques oratoires assez vives. Il ne s'agissait que de supprimer les maisons closes et, en quelque sorte, l'organisation légale de la prostitution qui n'est évidemment pas parfaite, si l'on s'occupe de la question au point de vue strictement humain.

En 1925, Strasbourg raya, de sa carte pittoresque consultée par le monde de la nuit, les maisons closes de la rue des Pêcheurs, une petite rue coudée qui aboutit à l'III. Depuis cette date, à part 7 ou 8 dizaines de filles publiques en cartes, la prostitution n'existe plus à Strasbourg, tout au moins officiellement, si l'on peut dire. En principe la fille soumise — et c'est bien son nom — n'existe plus. C'est une des formes de l'exploitation sociale qui disparaît, une des formes les plus émouvantes de ce fantastique social que les éléments troubles de la société ne cessent de créer, ingénument mais littérairement. Nous sommes donc loin de ces rues secrètes aux lumières parfois insolentes où le bien et le mal s'acoquinent avec plus de passion que dans la fameuse chanson de Rudyard Kipling, celle du soldat de Mandalay.

En vérité, quand on estime l'humanité à sa juste valeur, une telle expérience paraît dangereuse parce qu'elle donne beaucoup trop d'importance à ces divertissements clandestins qui sont à la base même de notre société. Ces « divertissements » la protègent comme des soupapes de sûreté protègent une chaudière pleine d'un liquide en ébullition. Ceci est mon avis et je n'invite personne à le partager.

Si les mots « maison close », « maison de tolérance » doivent être effacés de la liste des préoccupations municipales, je n'y vois pas d'inconvénients, mais je pense que, sous une forme ou sous une autre, ces établissements de plaisirs secrets doivent subsister pour le maintien de la santé publique, tout aussi bien pour son aspect moral que pour son aspect physique. Il est même plus que probable que, sans édits préfectoraux et municipaux, les maisons de tolérance ornées d'un numéro indiscret disparaîtront tout naturellement de nos paysages urbains. Elles représentent un aspect tombé en désuétude de l'amour vénal. La maison de rendez-vous remplace les vieux bordels célébrés par des poètes, et non des moindres. Dans une société où toutes les apparences de la vie s'uniformisent, la maison de rendez-vous, tout aussi incolore que les autres maisons qui l'entourent, rentre naturellement dans le nouveau jeu. Cela est sans importance au point de vue social. Ce qui est important c'est de sauvegarder l'hygiène publique et de surveiller adroitement ces maisons clandestines qui, en certaines circonstances, en certains lieux et en certaines villes peuvent à l'occasion révéler des secrets d'une importance incontestable. Dans les maisons closes aboutissent souvent tous les déchets de la combustion cérébrale d'une grande ville et parfois d'un peuple. La fille connaît le geste de la main qui sait absoudre. Et l'assassin, le traître, le mélancolique dangereux, le désespéré peuvent désirer ce geste dans une minute d'honnêteté tendre qui les trahira. C'est de leur perte que la société se maintient et respire dans ses parures un peu étroites. La nuit est enceinte, dit un proverbe turc, des actes du jour. Il faut surveiller la nuit, car cette vieille complice de tous les romantismes est à l'origine du crime et du désespoir homicide. Un homme qui a tué est un homme qui, dès son geste accompli, rentre instantanément dans la solitude. C'est dans la foule, à peu près anonyme, qui remplit les rues secrètes qu'il cherchera le remède à son isolement. La quête de la police peut être fructueuse, et la police, malgré ses faiblesses arbitraires, à peu près inévitables, est encore la meilleure protection qu'une société puisse désirer afin de se protéger contre l'imagination de ceux qui vivent dans l'ombre. Cette ombre est celle des rues secrètes, à la fois rusée et pitoyable. On pardonne quelquefois dans cette nuit sociale peuplée d'images trop colorées : on pardonne et l'on condamne. Les vieilles traditions de la pègre étaient bien commodes pour la police. Du jour où elles disparaîtront, toute la besogne de cette dernière deviendra décourageante. La suppression de tout contrôle sur la prostitution lui ferme bien des portes derrière lesquelles la fille n'est qu'un prétexte. Dans le fantastique social de notre temps, la prostitution qui est immense n'est qu'une certaine conséquence du déséquilibre de la pensée, de la fatigue et d'une sorte de désespoir de la bourgeoisie. C'est le client qui crée la fille, et non la fille le client. Une prostitution non contrôlée est une puissance d'une singulière séduction. Elle pénètre partout et finit par tenir en main une importante quantité de destinées humaines. C'est pourquoi, dans les rues secrètes relativement surveillées, rayon-

nent des enseignes lumineuses, des mots en lettres de feux multicolores qui n'évoquent point seulement les paysages de Cythère, mais, dans une certaine proportion, les routes qui accèdent à toutes les formes du châtiment légal : les prisons, les bagnes et les appareils patibulaires ou tranchants.

Le pittoresque affreux mais indéniable des bouges porte en soi l'élément de la vengeance sociale. La fille la plus innocente attire naturellement tous les éléments troubles de la nuit, et derrière la silencieuse galopade des malfaiteurs apparaissent les ombres minces des premières patrouilles de la police.

La police surveille ce pittoresque et le dirige souvent à son insu ; ses filets sont tendus sur les pistes suivies par le gibier. Supprimer le contrôle de la prostitution par la police c'est enlever à cette dernière une grande partie de sa puissance, dont l'efficacité est basée sur la délation.

A Strasbourg, ville libre où la prostitution n'existe plus légalement, la nuit n'est point également pure dans toutes les rues. Des silhouettes féminines dont le caractère est évident guettent, à l'abri des charmantes maisons anciennes qui donnent à cette grande ville, souvent inquiète, souvent rude et toujours tendre, une atmosphère de sensualité plus littéraire que réelle. Il ne faut rien exagérer. Strasbourg est une ville de cent soixante-dix mille âmes. Il n'y a pas plus de prostituées à Strasbourg que dans n'importe quelle autre ville de même importance. La surprise vient de ce fait que les « filles folles » de Strasbourg sont relativement libres, libres de leur corps ce qui est juste, mais également libres de ne pas se soigner à l'occasion. Il existe là un danger qui ne protège en rien la morale publique. Les formes de la prostitution sont innombrables et, pour la plupart, difficiles à définir. Dans beaucoup de cas, il faut les considérer comme des abcès naturels et artificiels qui permettent à des agglomérations humaines importantes de se débarrasser de certaines humeurs particulièrement dangereuses.

Strasbourg est une ville profondément émouvante, difficile à connaître et mal connue. Mais ce n'est pas une ville dédiée à la sensualité populaire comme certaines villes du Sud. Ici, les visages des patriennes dominent. Ils sont graves et doux. La voix des jeunes femmes de qualité est souvent rude mais leurs yeux brillent d'une amicale gaieté. A Strasbourg, le jour ignore la nuit. Plusieurs populations se superposent dans l'ordre des heures et ne se mêlent guère. Cette grande ville profondément sentimentale est divisée en compartiments étanches dont les portes se ferment facilement. Cette défense est celle des villes frontalières où les éléments troubles naissent spontanément selon les exigences du moment.

C'est pourquoi, avant d'écrire sur Strasbourg, il faut tourner sept fois sa plume dans l'encrier et... s'abstenir. Strasbourg n'apparaît donc dans cette conclusion qu'en qualité de terrain d'expérience. Il ne s'agit ici que d'une infime partie de la population. Entre la Grande-Rue et toutes les ruelles qui accèdent à la Petite France ou au Finkwiller, les nuits sont peuplées de filles publiques qui ne sont point si éloignées des temps médiévaux quand Strasbourg, ville redevenue chaste, rayonnait très loin dans l'Est par la qualité de ses plaisirs tant spirituels que charnels. En dépit du visage grave d'une ville militaire et savante, une sensualité d'une délicatesse émouvante se mêle à l'air que l'on respire, par un beau jour de lumière, quand il sied de ne pas accorder aux choses plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Strasbourg est une ville qui provoque un certain excès de littérature chez le passant. Je me méfiais, en suivant l'ombre des rues de toutes les créations arbitraires de la civilisation de minuit. Les filles ne sont pas pour me déplaire et mon Dieu ! je ne puis pas leur reprocher de sauver, par leur présence au coin d'une rue, les dernières images d'un ancien monde. Elles étaient nombreuses dans la lumière de la Grande-Rue, à peu près immobiles dans le silence qui précède le crépuscule du jour. Mes amis et moi nous heurtâmes la porte close d'un salon de thé qui portait ces mots : *Weinstube*. Deux servantes se présentèrent avec la carte des vins. Lasses, blondes et fripées par la nuit, elles représentaient les éléments de la fête. Je n'étais venu chercher qu'une conclusion à cette suite d'essais ; elles me l'offrirent en chantant mécaniquement la même chanson entendue dans toutes les nuits du monde entre minuit et trois heures du matin.

— Voici, dit mon camarade, un salon comme il en existe tant chez nous. Nous étions trois clients. Le client inconnu, seul devant une bouteille longue attendait mélancoliquement, le nez dans sa grosse moustache, la réalisation de ne pas tenir sa promesse.

Dans la journée qui suivit, je pus constater l'abondance des « thés-salons ». Je n'en suis ni émerveillé, ni scandalisé. Tout cela paraissait conforme à l'existence secrète

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 274.

d'une ville de cent soixante-dix mille âmes. Les statistiques qui ne m'avaient pas ému pendant la nuit ne réussissaient pas à m'émouvoir pendant le jour. Mon étude sur « l'expérience » de Strasbourg disparaissait devant la ville elle-même, assez puissante pour anéantir les larves de son mauvais sommeil. J'étais descendu dans un vieil hôtel de la rue de la Mésange et tous les mots tracés sur mon papier me semblaient appartenir à une ville qui n'était point Strasbourg. Il me fallut bien revenir à la question. Ah! faites, Seigneur! que Strasbourg redonne à la rue des Pêcheurs son ancienne spécialité; qu'on reconstruise sous une forme ou sous une autre les classiques et honnêtes bordels et qu'on n'en parle plus. Faites que la police puisse méditer les pensées secrètes des belles filles qui asservissent les jeunes soldats à leur curiosité, et faites qu'un contrôle médical protège et les fillettes publiques de la rue et leurs amis de passage.

Le jour qui n'est peut-être pas lointain où cette tentative humaine, honnête et désespérée aura vé-

cu, il sera peut-être possible de donner à la police des mœurs une plus haute idée de sa mission. Ce n'est qu'une question d'argent. Les agents de la police des mœurs sont souvent mal payés; ce détail est important pour celui qui veut entrer dans cette carrière. Parmi toutes les spécialités de la police, celle-ci doit exiger des qualités d'intelligence, de volonté, de dignité, d'humanité à peu près exceptionnelles. A la police des mœurs, on devrait adjoindre un corps de policières assermentées, des femmes cultivées peu nombreuses, mais cultivées avec intelligence. Il suffirait qu'une d'entre elles fût présente pendant une rafle pour modifier l'impression pénible que laisse cette opération de police souvent nécessaire. La rafle constitue un des spectacles les plus sauvages de la rue. Elle permet bien des erreurs que la présence d'une femme un peu instruite, inspectrice de la police des mœurs, pourrait éviter tout naturellement. Une jeune fille de dix-huit ans, qu'elle soit prostituée ou non, a le droit d'être protégée. Il ne faut pas laisser ce soin à des entreprises privées assez souvent dangereuses.

Ce n'est pas en quelques jours que

l'on peut acquérir des idées définitives sur Strasbourg pendant la nuit, à l'heure où les filles occupent le trottoir. Ici comme partout ailleurs, chacun se couche comme il a fait son lit. Il faut donc s'en tenir à la première impression qui est naturellement littéraire. Le décor de cette grande ville rhénane devient à lui seul le maître du mystère. Le vieux romantisme du Rhin donne aux choses une qualité exceptionnelle, ce qui revient à dire que tout ce que l'on voit d'inquiétant dans une grande ville comme Strasbourg est multiplié par dix, à cause de l'extraordinaire apparence médiévale de cette ville où l'imagination la plus indigente pressent le mystère.

Ce lyrisme fantastique fausse la valeur des chiffres. Toutes les traditions de l'Est européen pénètrent ici comme apportées par le vent. Cette grande ville, élevée à quelques kilomètres d'une frontière particulièrement mystérieuse, mêle à sa population raisonnable et enthousiaste l'élément fécond des luttes futures: ce qui donne à la pègre strasbourgeoise un caractère romanesque d'une évidence assez compliquée, cependant...

C'est par la prostitution adroite d'une femme que l'on arrive à vaincre la volonté d'un homme quelconque. Cela se fait lentement mais

sûrement. La fille est l'intermédiaire entre l'or et le châtiment. Ce n'est pas sans mélancolie que j'ai erré à l'aventure dans ces rues et ruelles où la nuit laissait passer les fantômes classiques de la pègre telle qu'on l'imagine. La haute cathédrale apparaissait toujours au bout d'une rue; des maisons ventruës étrangeaient la rue du Vieil-Hôpital qui, dit-on, n'est pas toujours si paisible à l'aube.

C'est dans les quartiers les plus vieux et naturellement les plus charmants de la ville que les mauvais garçons choisissent des repaires, des « boîtes aux lettres » d'apparences paisibles.

Derrière les rideaux bien clos des nombreuses Weinstuben, l'ombre d'une femme créait une sorte de mystère équivoque. Ces petits bars fréquentés par la pègre étaient de la même nuance que ceux que j'avais vus, à Berlin, dans la Dantzigerstrasse, il y a deux ans. Ce n'était plus « l'oncle Paul » ou « l'oncle Louis » qui accueillaient les assemblées nocturnes de ceux qui vivent en marge de la loi — un prénom ou un autre ne font rien à l'affaire —, mais l'image présentait le même pittoresque paisible. Un conte fantastique pouvait naître de cette promenade dans une ville dont les nuits sont, cependant, plus honnêtes que celles de Paris. Ici, les effets créés par l'imagination sont plus importants que la réalité, car Strasbourg garde l'apparence de son passé, d'un passé infiniment riche. Ici, les morts se mêlent aux vivants. Une grande ville frontière n'est jamais une ville absolument claire: trop d'intérêts clandestins tâchent à créer des coins d'ombre dont il n'est pas toujours facile d'analyser la composition.

Passé minuit, seul dans la rue du Bain-aux-Plantes, et, le pont Saint-Martin franchi, dans les rues du Finkwiller, j'écoutais le bruit mou de mes pas sur le sol trempé et j'apercevais mon ombre le long des murs, derrière le léger rideau de la pluie. Seul? Je n'étais point isolé dans ces rues souvent animées par une bagarre entre tirailleurs nord-africains et rôdeurs de nuit. Un personnage au pied fourchu, celui de toutes les légendes rhénanes, un étrange personnage romantique, organisateur de sabbats sur les landes désertes, dans les carrefours et les maisons prédestinées, me suivait en clopinant. Les uns l'appelèrent Philippe dans leurs crises, et les autres, moins familiers, Satan. Pour les uns et pour les autres il était l'entremetteur, l'organisateur des joies perfides et des affaires criminelles. Celui-là rôdait sur le quai Finkwiller. Il était pauvre et tordu, imbibé de pluie et de malédiction. Il cherchait une âme à vendre. Il siffla devant la vitrine close d'un « thé-salon »; une fenêtre au premier étage s'ouvrit. Le maître des nuits romantiques dut parler.

— C'est toi, Lotte?

— Ah! Qui es-tu? Je ne te reconnais pas... Place-toi dans la lumière. Mon Dieu! C'est toi? Tu ne pouvais pas dire ton nom?

Le vieux maître au pied-bot ricana. Une

Dans le décor romantique de cette ville rhénane sont nichés de charmants « thé-salons » aux soubrettes accueillantes.

Une bouteille de vin du Rhin dans chaque main, une servante blonde et avenante accueillit les visiteurs.



En 1925, Strasbourg décida de fermer les « maisons » de la rue des Pêcheurs (ci-dessus)



S'évadant de l'ancien quartier réservé, des filles rôdaient au centre de la ville.



Les mauvais garçons établissent leurs repaires dans le pittoresque Finkwiller.

clef grinça dans la serrure et la chevelure blonde de Lotte brilla doucement dans l'obscurité comme un bijou d'or pâle.

J'aurais donné gros, en qualité de romancier, pour suivre le vieux drôle. A mes côtés, un inspecteur de police, né subitement de la nuit, soupirait pour la même raison. Nous nous étions déjà rencontrés. Nous nous serâmes la main.

— Voyez, fit mon nouveau compagnon... C'est la conclusion de votre étude... Je donnerais une partie de mon traitement pour savoir ce qui se passe là-dedans. Vous qui avez de l'imagination, trouvez-moi un prétexte pour monter...

— Payez Lotte et couchez avec elle. Mon compagnon n'accepta pas cette suggestion. Il eut un sursaut de recul qui signifiait que mon conseil n'était point sans danger. Il repartit dans la brume, derrière deux « cosaques », deux agents cyclistes herculéens qui roulaient paisiblement dans la direction du quai de la Bruche et de la rue Seyboth.

Il était vraiment l'heure de rentrer dans la réalité quotidienne. Le jour se levait et ces mêmes rues m'apparaissaient sous un autre aspect. Je regagnai la rue de la Mésange, le fracas des tramways bien réglés, mon papier et mon crayon.

A Strasbourg, comme dans toutes les grandes villes du monde, il valait mieux laisser la surveillance corporelle des filles aux médecins de l'hygiène publique, et celle de leurs pensées secrètes aux agents de la police municipale. En tenant compte, bien entendu, du grand sentiment d'humanité qui inspira, dès l'origine, cette expérience à peu près incontrôlable.

Pierre MAC ORLAN.

FIN

DIVERS FAITS

LE LÉPREUX

Tunis (de notre correspondant particulier).

Il y avait des jours et des jours que Giuseppe Saliba ne quittait plus son infect taudis de la rue Gromballia. Dans ce coin perdu du vieux Tunis, au fond de cette ruelle sombre et malodorante où la misère et la tristesse coulaient le long des murs mal blanchis à la chaux, où des ordures



Hassen ben Sadok découvrit le lépreux mort dans son taudis.



croupissaient dans des flaques d'eau fétide, il terminait une vie sans joie, loin des hommes qui le fuyaient déjà comme un cadavre en décomposition. Giuseppe Saliba, en effet, était lépreux. Il y a bien des années de cela, il travaillait comme fossoyeur, au cimetière. Il avait enterré déjà beaucoup de morts. Des riches dans leurs confortables cercueils de chêne et des pauvres aussi, qui n'avaient qu'un drap mince comme linceul; de gros marchands dont un cortège de musiciens et de pleureurs à gage suivaient le convoi, et des solitaires, amaigris par la misère, qui n'avaient pour derniers compagnons que le vol bourdonnant des mouches avides de charogne. Un jour, une plaque rouge était apparue sur le sein droit du fossoyeur. Puis, peu à peu, une plaie avait crevé la chair. Le pus — un pus jaune et violet — s'était accumulé. D'autres plaies s'étaient formées. Enfin, un médecin avait diagnostiqué, avec un éclair d'épouvante dans les yeux : — C'est la lèpre !... A partir de ce moment, Saliba n'avait plus d'amis. Il n'avait plus le droit de vivre au soleil, de respirer l'air des rues, de regarder une fleur, le commissaire Simonpoli (ci-dessous, à gauche) et la foule rassemblée devant la maison du crime.

une femme. Il était maudit. Il se terra dès lors dans une sorte de remise, rue Gromballia. Il fallait vivre pourtant. Avec ses économies — total des dons que les parents des morts lui avaient donnés à l'issue des ensevelissements — il avait acheté un fiacre et deux chevaux. Un de ses amis, Chedli ben Ali Shaili, surnommé « Gara », lui servait de cocher. C'était le seul homme qu'il voyait. Peu à peu, Saliba descendait dans la nuit du tombeau.

Un soir, pour échapper à l'angoisse de cette lente agonie, il se traîna sur le seuil de sa demeure. La nuit était déjà tombée. La rue avait été abandonnée aux chiens errants et aux chiffonniers, qui fouillaient les tas d'ordures dans l'espoir d'y trouver un os à ronger ou un lambeau de chiffon à emporter.

L'ancien fossoyeur interpela des ombres qui passaient. — Je suis seul. Je suis maudit. Je suis un lépreux. Venez, entrez chez moi, il y a du vin à boire, du pain et de l'ail à manger. Mais, au nom du Tout-Puissant, ne me laissez pas seul. Des hommes s'arrêtèrent. Ils hésitèrent un instant. L'autre supplia derechef : — Il y a du vin... Quelques chiffonniers se détachèrent de la nuit et entrèrent chez le lépreux. Et les jours passèrent. Chaque nuit, les miséreux revenaient au logis de Saliba. Et ce furent des solitudes sans fin. Un soir, ils amenèrent une femme. Le fossoyeur chanta toute la nuit en faisant un vacarme effroyable. Puis, ce fut le silence. Durant deux jours, on n'entendit plus rien; on n'aperçut plus, à la nuit tombante, le lépreux ramper sur le seuil, on ne vit plus les amis du maudit passer la porte.

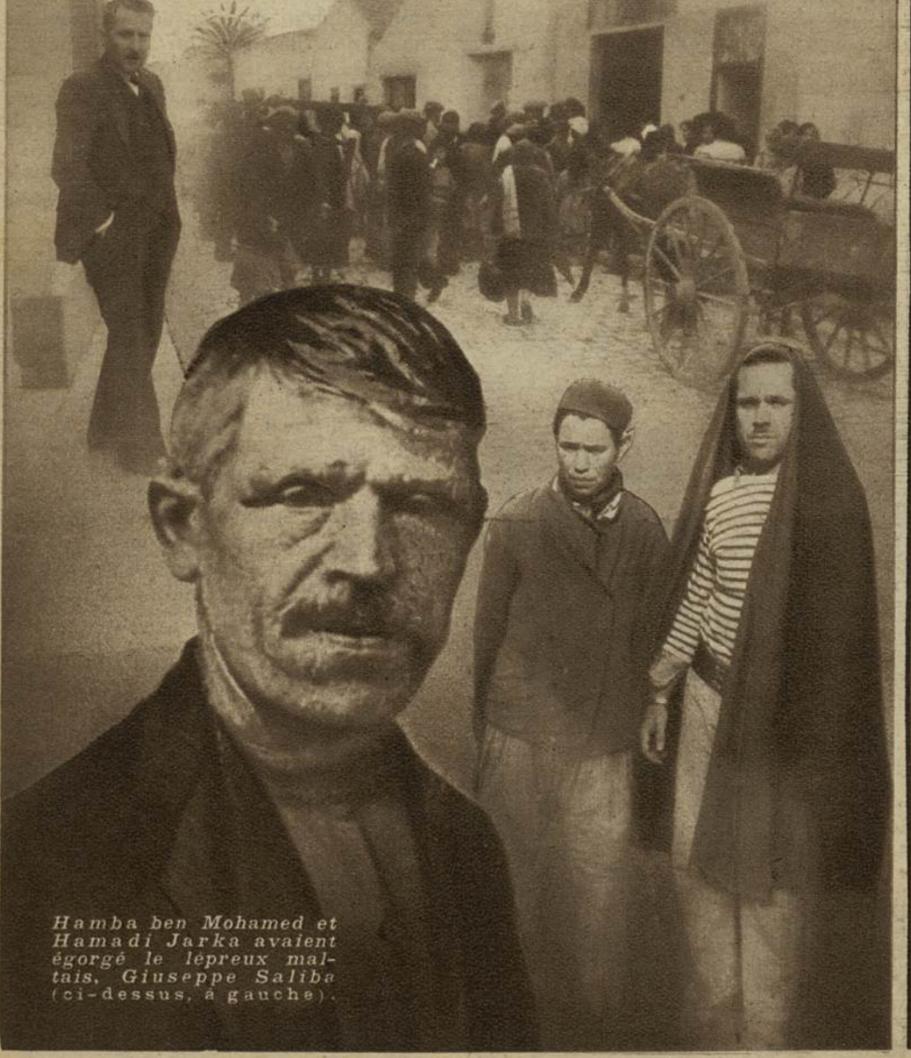
Un matin, le laitier, Hassen ben Sadok, poussa le battant. Il s'enfuit en hurlant. Sur un grabat, il avait aperçu le cadavre de Saliba. Le malheureux avait eu la gorge tranchée.

MM. Clapier, commissaire central, Simonpoli, chef de la Sûreté, Vialas, commissaire de police du II^e arrondissement et Luizi, son secrétaire, avaient aussitôt commencé l'enquête. Tous ces magistrats s'étaient rendus au domicile du Maltais. On avait fait les premières constatations, à distance; puis le service de désinfection avait procédé à l'enlèvement du cadavre. Le taudis où demeurait le lépreux était dans un état de saleté repoussante. Il traînait partout des débris de viande, du pain moisi, du foin en poussière, parmi lequel des chevaux efflanqués piaffaient sinistrement.

On eut vite fait de retrouver les meurtriers; c'était parmi les invités de la nuit qu'il fallait les chercher. L'un d'eux, Ali ben Mabrouk, dit El Akari — le Rouge — avoua être l'auteur de la mort du lépreux et dénonça ses deux complices, Hamba ben Mohamed et Hamadi Jarka.

Interrogés, ceux-ci finirent par reconnaître leur forfait. Ils avaient bu plus que de coutume. Au cours de leur ivresse, l'idée subite leur était venue de supprimer Saliba. Pourquoi? Eux-mêmes ne le savaient pas. Un « djinn » — un mauvais démon — les avait inspirés. De remords? ils n'en avaient pas !... — Ce n'était qu'un lépreux, déclarèrent-ils, un maudit. Que valait sa vie? Il était déjà un cadavre puant !...

J. B.



Hamba ben Mohamed et Hamadi Jarka avaient égorgé le lépreux maltais, Giuseppe Saliba (ci-dessus, à gauche).

Le célèbre HINDOU HAMID et son merveilleux pouvoir

« Je suis allé consulter l'Indou HAMID. Il a lu mes questions mot à mot sans les voir et les réponses vinrent d'elles-mêmes sur le papier qu'il n'avait pas touché. Il m'a prédit très correctement mon Avenir. De plus, j'avais des ennuis depuis 5 ans avec ma femme, qui était devenue si indifférente que j'avais dû m'en séparer. Avec son aide et ses conseils, elle m'est revenue en sept jours. »

Signé G. D. Il prédit l'avenir avec précision, lit vos pensées et répond remarquablement à toutes questions. Il remédie aux ennuis, désespoirs et malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 9 à 12 h. et de 15 à 19 h. Consultation 100 fr. 15, r. de Bassano (1^{er} étage). M^o George-V. Tél. Kléb. 83-26.



Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

Fr. 37.- Fr. 60.-

affranchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

ECOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande 34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ CUISINIÈRE ULTRA-MODERNE

Frs 780. payables Frs 65. par mois

Expédition franco de port et d'emballage dans toute la France.



Four ouvert.

Four fermé.

PORTE RENTRANTE FOUR TOURNANT ÉTUVE FOYER MIXTE PORTE DE COTÉ

N^o 80. — Cette cuisinière à étuve et retour de flamme, entièrement en fonte émaillée, céramique gris bleu, vert, brun ou bleu au choix, dessus meulé poli, foyer mixte, dimensions hauteur 77 c/m, longueur 75 c/m sans les rampes, 89 c/m avec les rampes, largeur 53 c/m, est d'une présentation et d'une construction parfaites. Son FOUR CIRCULAIRE, diamètre 42 c/m, hauteur 33 c/m, monté sur galet, est tournant; le plat posé en face de l'ouverture va donc se placer automatiquement vers le foyer, partie la plus chaude du four, lorsque la ménagère ferme la porte de son four et vient se présenter à elle lorsque l'on ouvre la porte; de plus, ce four comporte 2 étages réglables à volonté.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N^o 46

BULLETIN DE COMMANDE D⁵

* Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une cuisinière N^o 80 tout fonte émaillée (indiquer la couleur) au prix de Fr. : 780. * que je paierai Fr. : 65. * par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979).

Fait à le 1933.

Nom et prénoms..... Signature :

Date et lieu de naissance.....

Profession.....

Domicile.....

Département.....

Gare.....

Girard & Boitte - 112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

18 frs A CRÉDIT

MONTRE-BRACELET pour dames, or laminé, couche d'or 18 carats inaltérable, forme très élégante (même usage qu'une montre or de 800 frs). Garantie 10 ans. Mouvement de précision 10 rubis, soigneusement réglé. Prix 218 frs. Envoi contre remboursement de 38 frs. (= 1^{er} versement), reste en 10 mensualités de 18 frs.

Pour 20 frs par mois seulement un MONTRE-BRACELET pour dames OR 18 carats, mouvement de précision, qualité extra, 10 rubis, soigneusement réglé. Garantie 10 ans. Envoi, contre remboursement de 55 frs (= 1^{er} versement), reste en 12 mensualités de 20 frs.

MONTRE-BRACELET pour hommes, en plaqué or laminé. 10 ans de garantie. Mouvement de précision acier, 15 rubis. Modèle très moderne. Premier versement 50 frs, reste en 11 mensualités de 20 frs. Même montre en CHROME, inaltérable. 1^{er} versement 40 frs, reste en 11 mensualités de 16 frs.

En cas de non-convenance, nous remboursons l'argent. Sur demande, la montre est envoyée à l'essai pendant 4 jours, pour démontrer les grands avantages de notre offre.

"LA MONTRE PRÉCISE", 20, rue Sellenick, STRASBOURG N^o DK 14

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3^e ét. sauf samedi et dim.

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remédos WOODS, Ltd., 10, Archer Str. 219 EM, Londres W. 1

FEMMES, NE SOUFFREZ PLUS

A base d'extraits mammaires et ovariens et de plantes, la FANDORINE est le remède scientifique et non toxique des maladies de la femme, de ses maux, migraines, vapeurs, bouffées de chaleur, étourdissements, nervosité, idées noires, insomnies, métrites, suites de couche, douleurs dans le ventre, tendance à la congestion, couperose. Elle est indispensable aux jeunes filles au moment de la formation. Elle règle l'organisme féminin, comme un horloger répare une montre, rétablit le fonctionnement des glandes endocrines, arrête les hémorragies utérines.

C'est une cure de rajeunissement.

(Communications à l'Académie de Médecine de Paris, et à l'Académie des Sciences de Toulouse).

Le flacon : 8.50, 1^{er} 9 frs. Le triple flacon : 18 frs. CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris, et ttes ph^{ies}



Aux Aubrais, un service de ravitaillement était installé.



Garat, pour éviter les huées, rejoignit le convoi à Dax.



Darius, toujours désinvolte et souriant, monte dans le train.



Dubarry, vieilli par la prison, a pris place dans l'autocar.



Guébin, murmurant des prières, se laisse mener, docile.



Hayotte apparaît, un peu forcé par la vie sédentaire.



Le départ de Bayonne faisait penser à une exécution capitale par un matin pluvieux.

Bayonne (de notre correspondant particulier).

Le lundi 19 mars 1934, j'ai assisté, dans Bayonne, à une exécution capitale. C'est un souvenir gênant. Et tous ceux qui, durant plus de quatre heures, furent mes compagnons, n'éviteront jamais ce souvenir.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet. Le départ des huit prisonniers de la « Villa Charin » — de « l'Abattoir », plus exactement — comptera dans l'avenir, pour les historiens de l'Affaire, comme l'un des faits décisifs, l'aboutissement d'une période, au delà de quoi il n'y a rien.

Pour les huit hommes du juge d'Uhalt, il n'est plus d'espérance. Et, pour cinq d'entre eux, au moins, la vie ne continuera pas.

Que l'on songe à la chute foudroyante de certains — hier tout, aujourd'hui rien : le respectable Guébin, Garat le tyrannique, Cohen le maladroit — à qui une punition sévère, l'âge et la fatigue interdiront désormais — s'ils s'en sortent un jour — de se relever, de revivre, de ressusciter.

Combien pensaient ainsi, le lundi 19 mars, en attendant le départ des pensionnaires de Bayonne ?

Une atmosphère tragique. Depuis cinq jours, l'équinoxe allie sa rage à celle de l'hiver contre le printemps qui vient.

Dans « la rue de la Prison » — elle a un nom, cette rue, un nom que l'on ignore, la rue Charles-Floquet — sous la pluie glaciale, des autos s'arrêtent contre les trottoirs; des ombres glissent et se fondent en groupes. On parle bas.

Les arbres grelottent sous le « hegoa », le vent du sud euscarien, le déracineur de pins. Un bec de gaz fantomatique, au bout de l'avenue. Au fronton de la lourde porte, une petite lumière : la seule. Tous les phares sont éteints.

Un lourd camion amène les gardes mobiles aux casques luisants. Le moteur tourne au ralenti. Il tournera sans raison durant plus de deux heures, devant le mur immense que l'ombre joint au ciel, tant il est morne et noir...

La porte s'entr'ouvre. Un jeune vicaire, l'aumônier de « l'Abattoir », fuit, tête basse. Il est venu réconforter Guébin qui a retrouvé tardivement le chemin des prières. On attend... M^{rs} Franck Moreau, Sens et Morand-Monteil, défenseurs d'Hayotte, de Dubarry et de Darius, arrivent. M. Dejean de la Batie, procureur de la République, les suit.

A l'intérieur de la prison, on chuchote, avec précaution, comme au chevet d'une agonie. Les deux commissaires, les quinze inspecteurs — qui ont tenu conseil avec le sous-préfet, cet après-midi, pour établir le plan de manœuvres — attendent en silence le « chargement ».

Il fait noir et triste, dans la prison. L'électricité brûle pauvrement. On dirait qu'elle a honte d'éclairer cette dernière scène de la tragédie bayonnaise.

Une fois de plus, c'est un souvenir révolutionnaire qui s'impose aux témoins : la Conciergerie, la Terreur. L'appel nominal n'y manque pas. Un inspecteur crie un nom. Un verrou grince. L'alphabet commande : Cohen, Darius, Desbrosses, Dubarry, Guébin, Hayotte, Tissier. Le premier sera le dernier...

Un à un, ils quittent leur cellule et traversent la cour — le patio ? — où la nuit et la pluie sont plus denses, plus lourdes. La petite porte du greffe, qu'une seule lampe éclaire avec brutalité, les encadre. Deux inspecteurs les « cueillent » impartialement. Ils signent leur levée d'écrout.

M. d'Uhalt est définitivement dessaisi de leurs personnes. Ils appartiennent désormais à M. Ordonneau.

La pénombre et le silence les écrasent. Mais Darius n'aime pas cette minute d'attente redoutable. Il veut rire encore et, malgré tout, il gouaille :

— Merci de votre hospitalité, chef ! Et le gardien-chef ne sait que répondre. Il serre la main de Darius, puis celle de Dubarry dont les yeux, derrière l'écran des lorgnons, sont tristes, infiniment tristes.

Hayotte, alors, qui se lamentait de ne point avoir de « Chesterfields », ses cigarettes favorites, reprend un peu courage et sourit. Il parle avec M^r Moreau du dernier « Mauriac » qu'il a pu lire ici.

Dubarry embrasse son avocat. Il est sombre, inquiet. La détention l'a terriblement fatigué. Sa barbe n'est plus blonde, mais blanche.

Desbrosses courbe le dos, baisse les yeux, crispe ses poings dans les poches de son « trench-coat ».

Guébin ne voit personne. Sa barbe tremble. Ses lèvres balbutient. Il prie.

Cohen, amaigri, pâle, perdu dans un rêve sans pensée, ne « surestime » pas ces moments trop brefs de liberté. Où est le prétentieux petit mécène du Marathon de la Danse et votre admirateur, suave Jackie, chère Mary ?

Tissier passe en revue ses « amis ». Il regrette l'absence de son « défenseur ». Mais il se console en voyant la fatigue, le dégoût, la peur irraisonnée, flétrir les visages autour de lui. C'est un peu son œuvre, l'œuvre d'un entrepreneur de démolitions inexorable et cauteleux, ces sept exécutions d'honorabilités fallacieuses. Un seul regret lui vient : il eût voulu contempler, encore une fois, ici, dans son « fief », sa première victime : le bon « Joseph ». Ce plaisir est refusé à son sadisme.

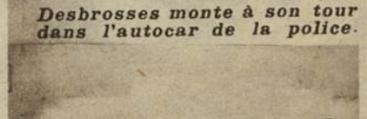
de Bayonne à la Santé



Le voyage se termina à la Santé, dont les lourdes portes se refermèrent aussitôt sur les prisonniers.



Guébin sentit passer la rafale de cris hostiles des Parisiens.



Desbrosses monte à son tour dans l'autocar de la police.



Tissier, toujours content de lui, prend place dans le car.



Garat, de plus en plus fatigué, avait hâte de finir ce voyage.



Dubarry se taisait et Darius fumait cigarette sur cigarette.



Le « chargement » effectué, le car prit le chemin de la Santé.



Un autocar immense, étroit et long, aux couleurs d'Espagne — jaune et rouge — portant izard sur fond de sables, vient se ranger devant la porte fatale, obéissant souplement à la main de son propriétaire, le Basque Echeverry.

Ce car luxueux, qui assure quotidiennement le service de Bayonne à Biarritz, a été soigneusement choisi par les gendarmes délégués à sa réquisition. Ses banquettes de velours rouge, crûment éclairées, provoquent l'admiration de la foule, qui saisit cette occasion de dissiper un peu son angoisse.

— C'est ça, le panier-à-salade ? demande un gamin au capitaine de gendarmerie Castaigns, qui sourit et ne répond pas.

La porte s'ouvre. Le commissaire Durraq sort de la prison rapidement. Derrière lui, Hayotte apparaît, le premier, pâle, un peu « forcé » par la vie sédentaire, portant la plus grosse valise. Il cache son menton dans le col de fourrure de son pardessus marron.

Après Hayotte, Darius, souriant et calme, coiffé de l'immense « boïna » basque-espagnol, qu'il porte comme un chasseur alpin.

Desbrosses passe vite, le nez au sol. Tissier le suit, ferme et tranquille.

Albert Dubarry semble ne voir personne, dans l'éblouissement subit du magnésium, qui crépète de tous côtés. Il semble uniquement soucieux d'éviter les flaqueuses d'eau boueuse.

Enfin, Guébin, les lèvres closes, ferme la marche, derrière le petit Cohen qui court sous la pluie.

Dans le car, ils s'installent, aussi confortablement que possible. A 21 h. 40, l'autocar pénètre dans la gare des marchandises où doit avoir lieu l'embarquement. Sur la voie 9, un énorme wagon métallique, le 3.022, mixte, de première et deuxième classe, attend, depuis deux jours, ses « hommes du voyage ».

Aux grilles de la gare, une centaine de curieux ont grimpé, malgré les gardes et les gendarmes.

Deux d'entre eux brandissent de lourds pavés inutiles. On ne peut lapider ces prisonniers inaccessibles. Ils crient :

— A bas les voleurs !... Mais nul ne les entend dans le bruit formidable qui domine tout, durant cinq minutes.

Un commissaire, dans la portière du wagon, fait l'appel une seconde fois. Un à un, les prisonniers se hissent lourdement, précédés de leurs valises et suivis d'un inspecteur.

Ils s'installent, deux par deux, dans chaque compartiment, au hasard ! Hayotte avec Guébin, Tissier avec Dubarry, Darius avec Cohen. Desbrosses attendra, seul, que Garat, un Garat fantomatique, ruiné physiquement et moralement, flasque et flapi, le rejoigne à Dax. Car Garat a voulu éviter de présenter une dernière fois leur ancien maire aux Bayonnais, qui lui eussent, incontinent, exprimé des sentiments inhabituels, mais d'autant plus violents, lourds de toutes les déceptions. Garat, maintenant, sait le prix de la honte. Il l'a compris trop tard, et il s'est volontairement fermé la route du retour. Il ne reverra jamais plus Bayonne ni l'Adour.

Tous les rideaux sont baissés devant toutes les portières. Dans les couloirs, à chaque issue, les gardes mobiles veillent. Les deux commissaires, chefs du convoi, font cadenas-ner les verrous. M. Dejean de la Batie leur confie la lourde valise de Stavisky, où sont enfermées les 3.000 pièces du dossier d'instruction. Seuls, les trois avocats, qui ont accompagné leurs « clients » jusqu'au bout, obtiennent de leur parler une dernière fois. Dubarry embrasse, une fois encore, M^r Sens. Hayotte — complètement « fauché », dit-il — « tape » M^r Frank Moreau d'un beau louis d'argent. Les autres ne songent déjà qu'à dormir. Darius, seul, engage une décevante conversation avec son gardien, qui s'obstine au silence.

La motrice électrique va chercher sur sa voie éloignée le wagon cellulaire. La manœuvre s'effectue rapidement.

Un coup de sifflet timide. Des adieux retentissent. Des femmes et des jeunes filles pleurent sur le quai. Le train s'ébranle, puis s'enfonce dans la nuit. Il est 23 h. 12.

C'est fini. Bayonne est délivrée.

Mais là-haut, du côté de Marraq et du Camp Saint-Léon, un homme est seul, dans une chambre blanche d'hôpital. A sa porte, un « mobile » veille. Gaston Bonnaure a échappé à l'éccœurante caravane. Sa femme, que les Bayonnais ont adoptée pour sa gentillesse et son dévouement inépuisable, « la petite Mme Bonnaure », est à son chevet. Il doit penser à ceux qui s'en vont, ce soir, furtifs comme des ombres mauvaises. Il respire, soulagé. Peut-être échappera-t-il à la curiosité cruelle de la foule et pourra-t-il s'enfuir... comme un voleur.

Et, dans Bayonne encore, il est un autre homme qui veille à sa table de travail, que nulle garde ne protège plus contre de vains cambriolages. M. d'Uhalt devra peut-être instruire encore quelques affaires de vols de « ouïet » ou d'escroqueries miteuses, de coups et blessures après boire ou de contrebande, avant le jour où son œuvre formidable recevra la récompense qui lui est due.

Morale, cette récompense, il la possède déjà. Le bon ouvrier a fait du bon ouvrage. La foule l'aime et l'approuve. Et, dans les cafés de Bayonne, les joueurs ne disent plus, maintenant, « l'as numéro un ». Ils disent « d'Uhalt », tout simplement. La gloire, ce n'est pas autre chose.

Henry MERCADIER.



Mestorino (en haut), Davin (à gauche) et Landru, trois belles pièces au tableau de chasse de la 1^{ère} Brigade mobile.

I. — MODERNES SHERLOCK-HOLMES

Il fut pendant une nuit de janvier que les policiers du mystère se laissèrent, pour la première fois, entrer dans leur jeu.

Policiers du mystère ! Ce sont les officiers et les inspecteurs de ces brigades mobiles, dont on n'a pas parlé dans les Commissions d'enquête, comme s'ils échappaient aux commissions et aux tares qui font, de nos deux grandes polices, deux grands corps à refondre.

Officiers et inspecteurs soumis à une discipline de fer, ils n'ont à connaître du monde vivant que les vols et les crimes ; policiers d'élite, en petit nombre, on ne s'adresse à eux que lorsque les polices locales et les gendarmeries ne disposent pas de moyens suffisants pour chercher une piste, débrouiller une enquête, réduire un coupable à merci et que, pour résoudre une énigme nouvelle, il faut des hommes nouveaux formés selon les méthodes les plus modernes de la technique policière.

Une puissante automobile nous emmenait sur la route de Gagny, très avant dans les banlieues mortes. Les agglomérations se succédaient. Jean, notre chauffeur, brûlait les étapes. Gabrielli, chef de la brigade ; Belin, son commissaire ; Bascou, son inspecteur, frileusement emmitouffés dans des pardessus de voyage, regardaient silencieusement défiler les arbres dépouillés de leurs feuilles, hallucinants sous nos phares, les maisons tassées dans la brume où, parfois, brillait la lumière matinale d'une charrette de maraîcher.

Je suis comme beaucoup de gens. Je n'ai nulle attirance particulière pour les policiers. Même, il m'arrive parfois, dans la lutte qu'ils mènent contre les mauvais garçons, de rire quand ils sont bernés, comme on rit aux pièces de Guignol. Cependant, quand j'ai rencontré de vrais policiers, je n'ai jamais manqué d'être étonné du caractère qu'ils révèlent, de la passion qui les anime.

Vrais policiers, ils ont le goût de l'aventure et de l'audace ; ils aiment les coups de main hasardeux où il faut du courage et du mépris de soi. Faits souvent pour une destinée exceptionnelle, tenus, injustement parfois, à l'écart, j'en connais qui, s'ils ne s'étaient pas faits les aveugles et soumis serviteurs de la loi, se fussent peut-être rangés parmi les êtres exceptionnels aussi, qui, par mépris des contraintes, rejettent les lois et se mettent hors du jeu social.

Je ne savais encore si ceux qui m'accompagnaient pouvaient mériter ce brevet singulier. Pourtant, je n'étais pas sans ignorer que Gabrielli commandait trois départements : Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, disposant de sept commissaires : Lalo — sous-chef —, Gigonzac, Brancher, Simon, Belin, Pierotti, Blancheland ; d'une vingtaine d'inspecteurs, de deux autos, de plusieurs motocyclettes, ayant en outre, pour lui prêter main-forte, l'appui de toutes les gendarmeries de son territoire. Il commandait ?... C'est beaucoup dire. On lui livrait des indices et des ombres...

Des indices ? Des ombres ? Tout ce qui peuple les jours et les nuits inquiétantes, là où les maisons sont disséminées, les lumières

res rares, les routes désertes où commencent l'isolement et la solitude...

Les hommes qui rôdent, en quête d'un coup de main, guettant les villageois attardés, les dévalisant sur les chemins, forçant, entre chien et loup, les villas abandonnées, les maisons où ne vivent que des vieillards, abattant là un garde-chasse qui a mérité le ressentiment des braconniers, ailleurs un paysan qui est revenu du marché, la poche pleine : ceux-là lui appartenaient ; on exigeait qu'il les trouvât afin de les conduire devant les juges. Il avait à déchiffrer le mystère de ces drames paysans qui n'ont pas de témoins et où se révèlent des instincts monstrueux. C'était lui, c'étaient ses hommes qui avaient interrogé la petite fumée blanche qui montait de la maison de Landru ; lui que l'on avait conduit devant les cadavres à demi consumés de Truphème, le courtier en bijoux, victime de Mestorino, de Marie-Louise Beulaguet, la maîtresse de Guyot l'étrangleur ; lui encore vers qui on apportait les débris des femmes coupées en morceaux de la Seine et de la Marne : Loulou Bataille, Marie-Louise Desvaux, et les corps déjà gagnés par la pourriture de David Roos, l'ancien consul, et de Richard Wall, le bootlegger...

Accoutumés à une popularité qui fait publier leurs photographies et répandre leurs noms dans la presse, louer leurs succès, critiquer leurs échecs, ils se taisaient.

— Pourvu qu'ils n'aient rien touché, au moins, dit brusquement le commissaire Belin à son chef. J'ai comme une idée que les curieux du matin vont rendre notre tâche incommode...

— Pourvu que Mme Couly soit encore vivante, répondit Gabrielli...

Gabrielli a un visage dur et Belin, un masque plus torturé. Ils avaient, dans la nuit, l'apparence toujours curieuse des hommes qui vont à un destin brutal. Depuis Paris, quoi que j'eusse pu dire, ils n'avaient pas cessé de penser. Je ne savais que peu de choses du crime sur lequel ils venaient de se lancer : une femme blessée dans une pension de famille de Gagny, son fils tué par un hôte de minuit. C'était tout, et cependant, déjà, les policiers du mystère échauffaient des hypothèses.

— De quoi nos succès sont-ils faits ? reprit Belin que mon regard laissait peut-être. On vous dira qu'ils sont faits d'habileté et de science. Je dirai encore d'un peu de chance, n'est-ce pas, chef ?

Je les laissais parler, peuplant d'images la nuit fantasque qui, loin des Amériques où j'ai suivi la route des forçats, allait me faire connaître, mais du côté des policiers, l'envers de plus d'un drame.

— Comment l'affaire Landru a-t-elle existé ? disait Belin. Par hasard.

« Le croyez-vous ? Nous ne soupçonnions aucun crime, lorsque la rumeur d'un village nous attira du côté de Gambais, vers la maison de M. Guillet, ingénieur. Il était absent depuis plusieurs mois, mais ce n'est pas une raison suffisante pour être accusé d'assassinat ! On avait vu des femmes entrer chez lui et n'en pas ressortir, mais Guillet avait une automobile et il s'en retournait souvent en pleine nuit, ce qui n'impliquait nullement qu'il s'en allât seul. Enfin, on me racontait que de lourdes fumées

s'échappaient de sa cheminée ; mais qui donc eût supposé, de prime abord, qu'un homme eût été assez odieux pour transformer une petite cuisinière en un four crématoire ?... »

« Nous recherchâmes Guillet ; mais l'accusation était bien imprécise. Et puis, il nous arrive chaque jour des affaires urgentes, qui occupent nos journées et nos nuits. Nous en étions là quand, un mois plus tard, une femme inconnue, Mme Lacoste, la sœur d'une des disparues, me téléphona, d'une voix angoissée, qu'elle venait de croiser l'homme de Gambais.

« Rien n'était encore très certain dans cette affaire ; cependant, nous écoutâmes.

« — Il était en compagnie d'une femme, rue de Rivoli, et il est entré dans un magasin de faïences, disait Mme Lacoste. Il a acheté un service de table. Je l'ai suivi. Mais je l'ai perdu dans un encombrement de voitures... Retrouvez-le. C'est lui qui a tué ma pauvre sœur !... »

« Il faisait nuit. Les volets étaient mis au magasin de faïences. Nous cherchâmes dans un Bottin l'adresse du directeur. Il habitait en banlieue. Le vendeur, lui, habitait Belleville. Je passe sur le voyage que nous fîmes de l'un vers l'autre et qui ne se termina pas avant dix heures du soir. On vint enfin à la boutique. On y compulsait la liste des achats. Victoire ! Guillet avait laissé son adresse : 76, rue de Rochechouart.

« — Chauffeur, rue de Rochechouart !

« — M. Guillet voyage beaucoup, nous répondit la concierge. Justement, il vient de partir avec sa valise !

« Nous avions manqué Landru... »

« Je ne sais pourquoi, le mystère de cet homme nous inquiéta tous sans raison véritable. Moi-même, il m'arrivait, quand je descendais de Montmartre, de m'arrêter devant sa maison, d'interroger sa concierge. Il était toujours en voyage. Les polices ne nous signalaient rien de lui, ni dans les villes, ni aux frontières, ni dans les ports. Un soir, pourtant, comme je venais de faire une partie de cartes, la curiosité m'attira de nouveau vers son gîte. Ce fut bien par hasard !

« — Il est là, me dit la concierge... »

« Il était là. Je pensais à aller prévenir mes collègues, mais, de sa fenêtre, Landru ne surveillait-il pas la rue, et prévenu, ne se hâterait-il pas de repartir. J'attendis jusqu'à minuit et demi dans la loge de la concierge. Il ne sortait toujours pas. Alors, je dressai un plan de guerre... »

« Je m'installai sur son palier, devant sa porte, sans bruit. Eût-il voulu ouvrir, partir, il ne le pouvait plus sans me renverser. Ainsi attendis-je jusqu'au matin. Au matin, je demandai à un passant qu'on m'envoyât le premier gardien de la paix apparu dans le voisinage. Mais le reste n'est plus intéressant, maintenant. Ainsi, le hasard, et le hasard seul, nous avait-il mis sur le chemin de Landru... »

— Le hasard est un bien grand dieu pour les policiers, poursuivit encore Belin. Vous souvenez-vous de Richard Wall, que Guy Davin assassina dans une auto, afin de lui prendre je ne sais combien de dollars ? Nous arrêtâmes Guy Davin le jour même. Une chance...

« Voici l'histoire : Richard Wall était un gangster rude, interdit aux Etats-Unis, ancien cow-boy qui, après avoir quitté sa famille, fit des escroqueries immenses. Il avait, comme Stavisky, le génie de la fortune. C'est lui qui, au temps de la prohibition, allécha les banquiers gangsters par un projet de grand bateau corsaire, où il avait prévu des passerelles afin que les avions des bootleggers puissent venir s'y poser, charger de l'alcool et ne plus rien risquer que des douanes improbables du ciel. Cela lui rapporta trente millions, dont vingt-cinq restèrent, à son nom, en dépôt en Amérique... Je passe sur les singularités d'une vie qui devait bien mal finir. Tout ce dont on peut se souvenir, c'est qu'un jour Richard Wall, pour retrouver Barba Terbeck des Folies-Bergère dont il avait fait sa maîtresse, déposa une plainte contre elle pour vol et que, comme il habitait Bougival, nous eûmes à nous en occuper... Barba Terbeck protesta bientôt de son innocence ; nous en arrivâmes à suspecter tous les amis du gangster, Guy Davin le premier... Aussi n'eûmes-nous aucune difficulté, lorsque, un an plus tard, Richard Wall fut assassiné, à faire un rapide choix parmi ses meurtriers possibles... »

— En ce qui concerne l'identification de Richard Wall, qui n'avait plus un seul papier sur lui, vous souvenez-vous, Belin, que son nom vous fut rapidement connu grâce à la découverte d'un bout de gilet, d'un bouton de culotte et d'une chaussure ?... »

— Certes, dit Belin, le bouton de culotte nous conduisit chez un tailleur, la chaussure chez un bottier, et tous les deux avaient pour client Richard Wall... Science ! dira-t-on. Hasard, aussi.

« Parfois, pourtant, il nous arrive de nous heurter à un mur. On se bute ; on veut comprendre ; on veut savoir. Rien ! Rappelez-vous l'étrange mort de M. Dufloy. Cela se passa en août 1924, dans un train de la ligne Montparnasse-Versailles. M. Dufloy

était un ingénieur, en apparence fortuné, que la révolution russe avait chassé du Caucase et qui vivait à Versailles avec sa femme et ses trois enfants. On le trouva râlant sur une banquette, dans le train vidé de ses voyageurs. Il eut le temps de murmurer trois mots avant de mourir, trois mots énigmatiques, ceux-ci : « Deux hommes bruns ! »

« Nous fîmes les constatations d'usage. Il s'agissait vraisemblablement d'un crime. Il y avait du sang sur la poignée et sur la rampe extérieure du wagon, ce qui indiquait que les assassins avaient dû sauter du train en marche. Une lime brisée, maculée de sang, traînait sur un coussin. La victime avait dû se débattre ; elle portait de nombreuses blessures à la tête et aux mains. Avait-on vu les assassins ? Un soldat signala deux Russes bruns qu'il avait voulu empêcher de passer par une sortie défendue. On ne pensa nullement à un suicide, encore que Mme Dufloy signalât que son mari n'avait pas d'ennemis. Dufloy venait de dîner joyeusement dans un cercle ; il ne paraissait pas embarrassé de vivre ; soucieux de l'avenir de ceux qu'il aimait, il venait de signer à leur bénéfice deux polices d'assurance, pour de très grosses sommes.

« J'ai, pendant plusieurs mois, travaillé nuit et jour sur cette affaire. A Bourg, j'ai vu Manikoff, un fou que Albert Londres a connu, et qui prétendait connaître le secret des meurtriers. Mon enquête commença à changer de forme, mais seulement pour moi — car qui eût alors admis l'idée d'un suicide ? — lorsque les analyses de M. Kohn-Abrest m'apprirent que M. Dufloy avait emmagasiné, avant de mourir, une dose d'alcool anormale, que le vendeur du poignon, retrouvé, reconnut l'ingénieur dans son acheteur. On continua cependant de soupçonner les amis russes du défunt, des réfugiés, des adversaires. On arrêta des trimardeurs, des gens suspects... Les médecins légistes décrétèrent le suicide impossible. Ma conviction, pourtant, était faite. M. Dufloy, outre les polices d'assurance qu'il avait contractées, n'avait-il pas envoyé à un de ses amis, à la veille du crime, ses volontés dernières ? Voilà tout ce que j'en peux dire. Bien des gens soutiendront encore qu'il s'agit d'un crime. Moi, je suis sûr que l'ingénieur Dufloy le simula. »

— Vous voyez que tout n'est pas comode dans notre métier, intervint M. Gabrielli. On ne trouve pas toujours un criminel, comme à Aulnay-sous-Bois où, en 1927, M. Brucy, un chevallard de la Villette, ayant été trouvé asphyxié dans des conditions bizarres, sa femme se dénonça elle-même. Les criminels, s'ils font des fautes, n'en font pas toujours assez pour être, dans tous les cas, confondus malgré leurs mensonges...

« Une affaire Siavy, ce fourreur fou qui tua la femme et les enfants qu'il aimait pourtant plus que lui-même, est, pour le public, passionnante ; elle n'a pour nous rien de difficile, car on sait bien, dans certains cas, que le meurtrier se tuera ou se rendra. Nous avons arrêté Guyot l'étrangleur sur la déclaration d'un garagiste qui avait reconnu sa voiture. L'assassin avait laissé ses papiers dans son coffre ; nous n'eûmes plus qu'à lui tendre une souricière.



POLICE DU MYSTÈRE

Guénault, qui avait assassiné sa tante, une vieille innocente, Mme Helle, à Neuilly, se dénonça parce qu'il avait découché et partagé son butin. Nous nous heurtons à des problèmes plus insolubles...

« Tel fut, il n'y a pas très longtemps, le drame d'Yerres. On avait vu Mme Thiercelin, la femme d'un garagiste, se diriger toute seule vers le bord des Camaldules. On l'y retrouva dévêtue, carbonisée à demi sur un brasier éteint. Ses vêtements étaient pliés avec soin, son sac accroché à un arbre. On crut qu'elle s'était donnée la mort. Brancher, mon commissaire, et Bascou, mon inspecteur, se refusèrent à admettre cette hypothèse et l'autopsie leur donna raison. Il eût fallu que la victime se fût dévêtue, qu'elle eût allumé son bûcher (avec du bois humide), et qu'elle se fût ensuite étranglée elle-même. On interrogea le mari ; la mort lui léguait tout son bien. Il ne dénoua pas le mystère... »

« Tel fut l'autre mois, le drame de Sucy-en-Brie. L'histoire est très récente, si bien qu'on n'a pu l'oublier encore. Une vieille femme, Mme Emery, raconta qu'un voleur était entré dans leur maison, que son mari s'était battu avec lui, qu'elle avait assisté, impuissante, à leur lutte, après avoir été elle-même vaincue, qu'elle s'était cachée sous un lit où il n'est pas possible qu'un chat puisse passer, que, terrassée par la peur, elle n'avait osé bouger, porter secours à son vieux compagnon. Le vieillard, jeté sur son lit, s'était en fin de compte laissé asphyxier sous un lourd édredon... »

« On interrogea Mme Emery. On fouilla sa vie. La peur la tenait toujours. Elle s'obstina à se taire... »

« Cependant, dans les deux cas, nous connaissions les assassins. Nous avons dû les laisser vivre. Nous n'avions de preuves que notre conviction. Cela est insuffisant en justice ; nos convictions ne nous eussent pas suffi, en cas d'erreur, à apaiser nos consciences... »

Le chef de la brigade du mystère se tut, pris par d'autres soucis. Nous arrivions. Je vis une maisonnette enclose par un petit jardin, une civière où un drap recouvrait un mort... Je vis ensuite une salle d'hôpital. Déjà Belin, ayant oublié ses histoires, se penchait sur la blessée, Mme Couly, la mère...

— Connaissez-vous le meurtrier ? disait-il, repris par son métier, pressé d'arriver avant la mort. Souvenez-vous : vous l'avez vu ? Dites... J'écoute...

(A suivre.)

Henri DANJOU.

Sur une route déserte, où commencent la solitude et l'isolement, on découvre un cadavre. Aussitôt M. Gabrielli et sa brigade entre au pays du mystère.

GRAND REPORTAGE D'HENRI DANJOU



On avait retrouvé, dans un fossé, le cadavre à demi consumé du courtier Truphème.



Au pont de Triel, la 1^{ère} Brigade mobile enquête sur l'assassinat du gangster Richard Wall.



C'est un problème non résolu que la mort de Mme Thiercelin, carbonisée dans un bois, à Yerres



Les inspecteurs Fevrier et Bascou assistent à l'autopsie du père Emery, à Sucy-en-Brie.



Le commissaire Belin (à gauche) et l'inspecteur Reynier cherchent à percer le mystère de Gagny

UNE AUTRE AFFAIRE PRINCE

Au début de l'année 1886, l'opinion publique fut fortement remuée par un attentat dont fut victime le préfet de l'Eure, M. Barrême. Les circonstances dans lesquelles il se produisit offrent tellement de traits communs avec celui dont Dijon fut récemment le théâtre, que nous avons jugé intéressant, au point de vue documentaire, d'en remettre le récit sous les yeux de nos lecteurs.

L'ASSASSINAT DU PRÉFET BARRÊME

En cette seconde semaine de l'année 1886, les Parisiens étaient partagés entre deux sujets de conversation : le nouveau ministère, d'une part ; de l'autre, l'affaire du faux pendu de la rue Rambuteau dont les débats venaient de s'ouvrir aux assises de la Seine.

Il s'agissait, dans l'affaire du faux pendu de la rue Rambuteau, qui devait se terminer par une condamnation capitale, de la mort tragique d'un rentier, d'origine flamande, qu'un certain Barbier, ancien pensionnaire d'une maison de correction et commissionnaire en primeurs, avait tué pour le voler. Il l'avait pendu, ensuite, pour faire croire à un suicide.

Mais ces deux sujets de conversation firent, tout d'un coup, place à un troisième dont les côtés mystérieux ne devaient pas tarder à révolutionner l'opinion publique.

Le mercredi 13 janvier 1886, à 9 heures du matin, le conducteur d'un train de marchandises, en passant devant la station de Maisons-Laffitte, avertit le chef de gare qu'il avait remarqué le cadavre d'un individu, dans l'entre-voie, du côté de la station de Houilles. Le chef de gare détacha un de ses employés, le lampiste Morin, pour s'assurer du fait.

Morin partit muni d'une lanterne, à la lueur de laquelle il explora la ligne. Au milieu du deuxième pont qui traverse la Seine, quand on a quitté la gare de Maisons-Laffitte, l'employé trouva un cadavre couché sur le sol, la tête nue, mais à moitié cachée par un mouchoir de coton blanc, à rayures violettes, marqué d'un V, bandant les tempes. Le bras droit était replié sous le corps, légèrement incliné sur la droite. Les jambes étaient en partie croisées; le pantalon relevé laissait voir les mollets nus; le collet du pardessus — un pardessus de loutre — était tiré derrière la tête, comme si on l'avait saisi pour traîner le cadavre. L'aspect général du corps était celui d'un homme de quarante et quelques années, aux favoris et à la barbe noirs, portant un costume noir de coupe élégante.

Ramené sur une civière à la station de Maisons-Laffitte, le corps fut d'abord déposé dans le local des marchandises, en attendant qu'un restaurateur de la localité obtint de le faire déposer au premier étage de son établissement.

En fouillant les vêtements, pour établir l'identité du mort, on trouva sur lui deux lettres, dont une d'enfant, à l'adresse de M. Barrême, préfet de l'Eure; deux cartes de circulation, l'une sur le réseau de l'Eure, l'autre de l'Ouest; une enveloppe fermée, un peu déchirée, contenant 500 francs en billets de banque, et un porte-monnaie renfermant 32 fr. 50.

Le crime avait dû être commis entre Houilles et le pont de Maisons. En effet, le train 55 qu'occupait le préfet était un express et n'arrêtait qu'à Mantes. Mais le trajet de Paris à Colombes-embranchement était semé parfois d'arrêts au signal qui durent faire peur au meurtrier. Entre Colombes et Houilles, il y avait le pont de Bezons qui était long à fran-



L'assassinat de M. Wautrin, à Decazeville, apporta une diversion.

chir et qui était, huit jours encore auparavant, en réparation; un ralentissement pouvait donc encore, pendant quelques jours, s'y produire à cause des travaux à exécuter sur le tablier. Ensuite, on arrivait à Houilles que le train brûlait à toute vitesse, mais où il y avait, en somme, un signal, un chef de station, des lumières, des possibilités d'arrêt.

Entre Houilles et Maisons, au contraire, il n'y avait rien qu'une plaine semée de vignes qu'on mettait six longues minutes à traverser en grande vitesse; puis les deux ponts de Maisons-Laffitte étaient franchis à toute vapeur, et le train s'engouffrait dans la forêt de Saint-Germain pour ne ralentir son allure qu'à la traversée d'Achères. Entre Houilles et Achères, un malfaiteur avait seize bonnes minutes pour faire un coup.

Quelques personnes, au premier examen, pensèrent que les assassins avaient voulu jeter le corps du préfet dans la Seine. Si telle était leur intention, ils se seraient bien mal entendus, car le train 55, descendant la ligne de l'Ouest, roulait sur la voie de gauche, et c'était à gauche qu'ils eussent, en ce cas, jeté le cadavre. Il fut jeté à droite, dans l'entre-voie, c'est-à-dire que le corps aurait dû, pour tomber dans le fleuve, franchir la voie de droite, puis l'espace qui sépare cette voie du parapet, puis ce parapet lui-même, toutes choses impossibles pour un corps tombant d'un train marchant à grande vitesse.

Tandis que le chef de gare et le maire de Maisons télégraphiaient à Paris et à Evreux, un employé ramassait, à 1.500 mètres du lieu où avait été découvert le cadavre, un chapeau haut de forme tout bossu.

Deux médecins, les docteurs Licke et Augros, procédèrent aux premières constatations. En dénouant le mouchoir qui couvrait les yeux, ils découvrirent, à la tempe gauche, un trou rond produit par une balle de revolver de petit calibre. Ils relevèrent à la nuque une plaie qui semblait avoir été faite au moyen d'un instrument tranchant. La position dans laquelle le corps avait été découvert, avec un bandeau intact couvrant la blessure, pour arrêter apparemment l'épanchement du sang, prouvait à l'évidence que le préfet avait été victime d'un assassinat.

Aucune autre constatation n'eut lieu durant la matinée. M. Faubert, chef du secrétariat du ministère de l'Intérieur, vint cependant, à Maisons-Laffitte, se livrer à une enquête officielle, pour se rendre de là à Evreux. M. Girod, secrétaire général de la préfecture de l'Eure, qui avait reçu la dépêche du maire de Maisons-Laffitte, arriva dans l'après-midi. C'est à lui qu'incomba la

Jean Barrême possédait-il de très importants secrets et ses assassins l'exécutèrent-ils dans l'express de Cherbourg pour le faire taire?

Le lampiste Morin avait découvert, sur la voie, entre Houilles et Maisons-Laffitte, le corps du préfet Barrême.

douloureuse tâche d'informer Mme Barrême de la mort de son mari. La malheureuse femme était en train de donner une leçon de piano à ses enfants, lorsque cette fatale nouvelle lui fut annoncée.

Ce ne fut que le lendemain soir, à 2 heures, que le Parquet de Versailles se transporta sur les lieux. Ce manque d'empressement fut fort commenté, par la suite, dans la presse.

L'enquête établit que le préfet de l'Eure, M. Barrême, avait l'habitude de se rendre à Paris tous les mercredis et de rentrer à Evreux par le train du soir.

Ce mercredi-là, il était allé au ministère de l'Intérieur qu'il avait quitté vers les onze heures de la matinée. Il y avait eu un long entretien avec le ministre, M. Sarrien, et avec M. René Laffon, directeur du personnel et du cabinet. En quittant le ministère, le préfet de l'Eure se dirigea vers la Madeleine par le faubourg Saint-Honoré, l'esprit joyeux, car le ministre lui avait donné l'assurance qu'il serait compris dans le prochain mouvement administratif pour une préfecture de première classe.

Devant l'Elysée, il rencontra M. Décherrac, ancien chef de cabinet de M. Labuze, ancien sous-secrétaire d'Etat au ministère des Finances, avec lequel il s'entretint amicalement. A partir de ce moment, jusqu'au départ du train de 6 h. 55, on ne sait plus ce que fit le préfet de l'Eure.

Cependant, quelques instants avant le départ du train express de Caen s'arrêtant à Evreux et qu'il devait prendre, un monsieur à la barbe grisonnante, coiffé d'un chapeau de feutre carré de forme, fort bien mis, s'adressa à l'employé chargé du service des billets de quai et lui demanda si le préfet était passé pour prendre le train. L'employé lui répondit d'aller voir lui-même sur le quai et lui remit, à cet effet, un billet de quai.

Sur le quai, l'inconnu se fit désigner le préfet, puis il ressortit et repassa devant le surveillant avec un autre voyageur muni, celui-ci, d'un billet de première, aller et retour, de Paris à Mantes. C'est le seul billet de première que la burialiste ait délivré pour ce train-là, le préfet ayant son permis.

Au moment du départ, le contrôleur remarqua un second voyageur dans le compartiment du préfet.

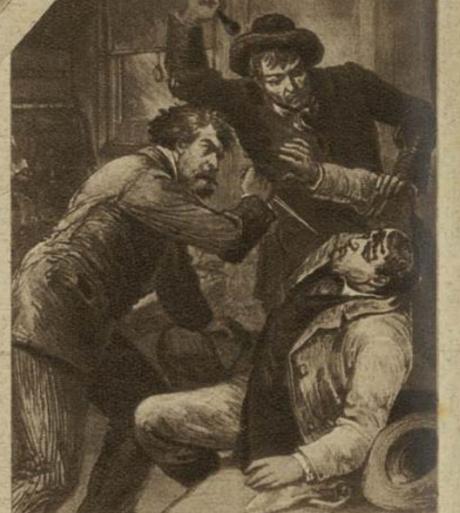
Était-ce celui-là qui descendit à Mantes à contre-voie et s'attira une observation d'un employé à qui il répondit :

— On n'a pas tous les jours l'occasion de s'arrêter à Mantes.

Cet employé, nommé Portois, remarqua que le voyageur en question portait sous le bras une couverture écossaise rouge, bordée de noir. On devait apprendre, par la suite, qu'elle appartenait au préfet assassiné. Elle fut abandonnée dans une rue de Mantes. Un cantonnier, du nom de Crosnier, assista à cette scène. Il put donner le signalement du voyageur, un chauve, assez corpulent. On ne le découvrit pas plus que son compagnon de la gare Saint-Lazare. Les enquêteurs n'en étaient-ils pas réduits, une semaine après le drame, à faire passer, sans le moindre succès, la note suivante dans les journaux : « La personne qui, le 13 janvier, vers 6 heures 40 minutes du soir, s'est présentée à la salle d'attente où se trouvaient les voyageurs allant de Paris à Cherbourg, et a demandé à l'employé un ticket pour pénétrer sur la voie et causer avec M. le préfet de l'Eure, est priée de se faire connaître, soit au Parquet de Versailles, soit à la préfecture de police (service de Sécurité). »

Tout ce qu'on put établir, c'est qu'on se trouvait en présence d'un attentat longuement prémédité et commis par plusieurs personnes.

Après de brillantes études au lycée d'Avignon, sa ville natale, la victime, Jean Barrême, avait mené d'ardentes polémiques dans le journal conservateur *Le Combat*, puis avait été avocat à la Cour de cassation. Après le 24 mai,



Quel drame mystérieux dut se dérouler dans le compartiment du préfet de l'Eure quelques minutes après le départ?

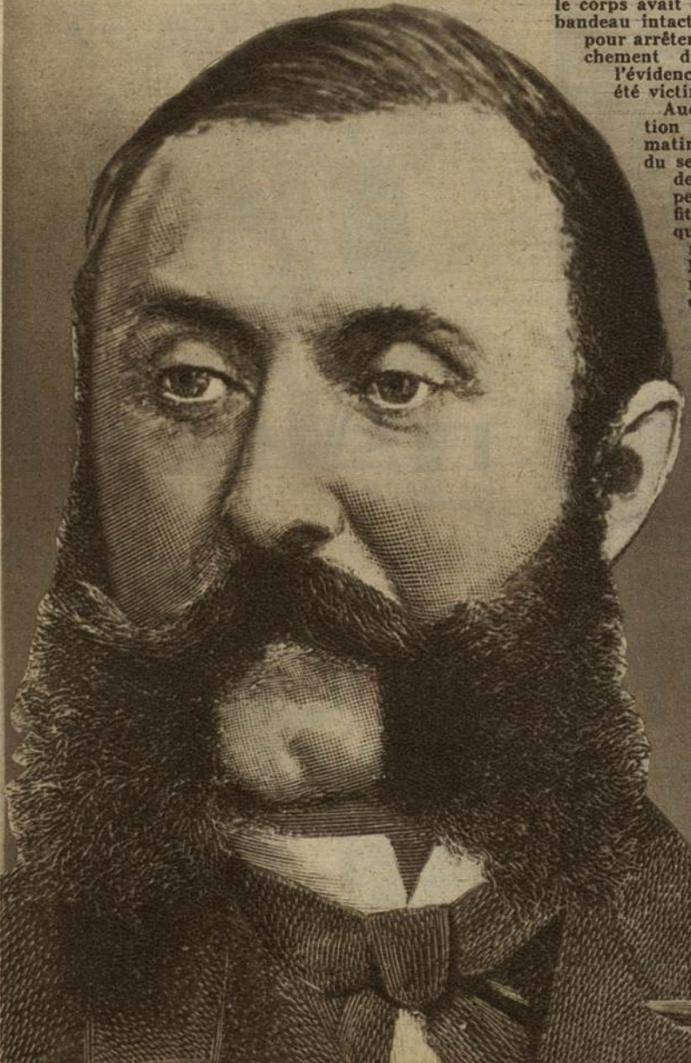
M. de Marcère le nomma sous-préfet de la Réole, et c'est lui qui fut l'objet d'une interpellation de M. Robert Mitchell, à l'occasion d'un permis de chasse antidaté. L'affaire fit du bruit. M. de Marcère lui donna de l'avancement en l'appelant à la préfecture de la Gironde en qualité de secrétaire général. Le 16 mai, il donna sa démission. Après le 14 octobre 1877, il fut nommé préfet. C'était un homme très soigné de sa personne, très élégant, parlant avec une certaine mièvrerie. Il laissait une femme et deux enfants, dont l'aîné avait treize ans.

On crut d'abord que le préfet avait été tué par un de ces bonneteurs qui écumaient, à cette époque, certains trains. Puis, on songea à une vengeance administrative, consécutive à une défaveur ou à une révocation. On rappela, à ce sujet, le cas d'Autier, instituteur révoqué qui poignarda, en 1877, M. Bayle, préfet de la Drôme, en plein Conseil Général. On assura, d'autre part, que le préfet avait, lors de sa dernière visite au ministère de l'Intérieur, le jour même de l'attentat, touché 20.000 francs de fonds secrets. Cette somme avait pour but de payer les frais de l'élection de M. Papou, candidat gouvernemental, qui l'avait emporté sur le duc de Broglie aux élections législatives de l'année précédente. Le budget des fonds secrets étant épuisé à cette époque, on avait dû attendre le nouveau ministère pour régler cette dépense. Il va de soi que le gouvernement démentit cette information. On raconta également que des documents importants que le préfet portait sur lui avaient disparu.

On alla jusqu'à soupçonner, ensuite, des proches de la victime et à annoncer, même, l'arrestation de sa femme. Celle-ci, retirée dans un asile des environs de Rouen, dont le directeur était de ses amis d'enfance, réduisit à néant, dans une interview donnée au *Figaro*, ces accusations calomnieuses.

La presse épilouva longtemps sur certains faits qui suivirent cet attentat, les papiers, notamment, qui furent brûlés dans la cheminée de la préfecture d'Evreux. Puis, petit à petit, on leur consacra de moins en moins de lignes, à mesure que l'oubli se faisait. Aussi bien, les événements de Decazeville créèrent-ils une diversion, d'ordre tragique également, à l'attentat de Maisons-Laffitte. Ce crime alla s'ajouter à ceux, trop nombreux, dont les auteurs sont restés impunis.

Jacques DYSSORD.



LA SUDATION SCIENTIFIQUE

par le bain de vapeur survaporisée, à la maison et en voyage

Breveté dans le monde entier

MAISON FONDÉE EN 1929

Breveté dans le monde entier

Le nouveau modèle B2 fonctionne indifféremment à l'alcool ou à l'électricité



Prévient, combat et guérit :

Mauvaise circulation, obésité, constipation, dyspepsie, maladie de la peau, maladie du foie, goutte, grippe, influenza, lumbago, insomnie, intoxication, maux de gorge, névralgies, troubles nerveux, maux de reins, rhumatismes, acide urique, mauvaise assimilation des aliments, arthritisme, rides du visage, troubles de l'âge critique, douleurs.

SUDATION SCIENTIFIQUE

Ce merveilleux appareil permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, un bain de vapeur survaporisée, incomparablement plus efficace, plus rapide, plus commode, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain revient à 20 centimes ! Les parfums ou les médicaments à votre choix, mis dans les deux générateurs, portés par la survaporisation à plus de 400° sans bouillir et sans pression, sortent de l'appareil à l'état gazeux, sont respirés par la peau et sont instantanément entraînés

Prochainement, dans toutes les Pharmacies, les Tisanes de la Sudation scientifique préparées par le laboratoire pharmaceutique de « la Sudation scientifique » A. MOURE, pharmacien de 1^{re} classe, directeur, 9, rue du Faubourg-Poissonnière (Entre-soi, Escalier B). Téléphone : Provence 77-30 et la suite. Brochure gratis franco sur demande.

Les TISANES de la SUDATION SCIENTIFIQUE sont les plus efficaces parce que scientifiquement étudiées et scientifiquement établies sous le contrôle rigoureux de notre Service Médical. Les Tisanes de la Sudation scientifique sont des Tisanes scientifiques.

dans la circulation, qui est elle-même miraculeusement activée par le bain.

C'est un merveilleux régulateur de toutes les fonctions et de tous les organes du corps humain.

Une vraie cure de rajeunissement !

Remplace la salle de bains

Toutes les villes thermales chez vous.

L'appareil B2 avec régulateur de survaporisation à 4 degrés : 150°, 225°, 300°, 400°. franco de port et d'emballage en **350 fr.** caisse de bois.

Chèque, mandat ou remboursement à

Sudation Scientifique

9, Faubourg Poissonnière, Paris. Téléphone : Taitbout 55-99 et Provence 77-30, 77-31 et 77-32. (Entrée dans la cour) près du journal *Le Matin*. Chèque postal Paris 1407-74.

En vente dans les grands magasins.

Tous nos appareils sont livrés avec nouveau peignoir breveté insalissable, cylindre protecteur en matière isolante et ignifuge.

GRATUIT CECI INTERESSE

Nous offrons gratuitement à un acheteur sur dix de notre CHEVALIERE-RECLAME.

une **MONTRE-Bracelet Dame**

OR CONTROLÉ, 18 CARATS

d'une valeur de 200 fr., ou une

MONTRE-BRACELET Homme

plaqué or laminé, de même valeur.

Ce cadeau exceptionnel est offert pendant une courte durée, afin de faire connaître nos articles « CHEVALIERES » et nos articles « MONTRE-PRÉCISE ». Les chevalières sont cédées aux conditions suivantes :



N° 21. Plaque ovale, gracieusement ciselée. **30 fr.**



N° 22. Dernière nouveauté, plaque angulaire, soignée, ciselée. **35 fr.**

Les bagues sont en plaqué or laminé, garanties par écrit pour 5 ans, monogrammes de deux initiales gravées à la main.

Pour dimension, envoyer bandelette de papier. — Envoi contre remboursement.

Un acheteur d'une CHEVALIERE sur dix sera donc désigné par le sort et recevra une montre « MONTRE-PRÉCISE », comme expliqué ci-dessus gratuitement. Le tirage et toutes les opérations de contrôle seront effectués par M^e RAFFEL, huissier, rue Marché, à Strasbourg.

Celui qui enverra une commande de dix CHEVALIERES, ensemble, recevra naturellement, de plein droit et sans tirage, la montre décrite ci-dessus gratuitement.

« LA MONTRE PRÉCISE »
20, rue Sellénick, STRASBOURG, D 1

Offre désintéressée — On nous écrit :

J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE EN 8 JOURS**



J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé.

Ecrire en citant ce Journal à Madame A. VIVAN 75, Rue Lafayette, Paris

LA BAGUE HYPNOTIQUE LALOY

Bijou talisman de chance, de succès. Permet à tous de vaincre la timidité, se débarrasser des mauvaises habitudes, développer la volonté. Prix : 22 francs. Ecrire : L'Initiateur, Magnétisme-Astrologie, à Viesly (Nord).

39 FR.



RÉGULATEUR DE PRÉCISION du **'TRAVAIL'**

Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.

En métal chromé inaltérable **39 Fr.**

En métal KOMLOR 59 Fr. Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre

Envoi contre remboursement **Garanti 10 Ans** sur Bulletin spécial

Echange admis **EVJIMS MORTEAU** près BESANCON (Doubs)

— O. ROYNAM — ne cache rien

ESSAI — Envoyer un spécimen de votre écriture avec 2 fr. 50, service 356, 35, rue Madame, Paris-6^e.

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal s'adresser à : NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (VI^e)

Tél. : LIT. 32-11

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 73.401 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevet, C. A. P., Professorats.

Broch. 73.407 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 73.412 : Carrières administratives.

Broch. 73.420 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 73.426 : Emplois réservés.

Broch. 73.433 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 73.436 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 73.446 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 73.450 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 73.455 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 73.464 : Marine marchande.

Broch. 73.470 : Solfège, chant, piano, violon ; accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 73.476 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, reliure d'art, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 73.480 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, brodeuse, coupe pour hommes, coupeuses, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 73.487 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 73.493 : Cinéma, scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 73.497 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Cou... cou!...

La Joie

de vos Enfants

30 FR.

Garanti 5 ans

Envoi contre Remboursement

Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.

COUCOU EV LYNDIA

MORTEAU (Doubs)

MÉNAGÈRE 37 PIÈCES

SUR TOUTES LES TABLES

du Luxe à peu de Frais

12 cuillers 12 cuillers à café

12 fourchettes 1 louche

Modèle Luxe **49 F**

Grand Luxe, 59 F.

SIMOMETAL

remplace l'argent

n'a pas d'inconvénient

Inoxydable

PRIME GRATUITE

à tout acheteur

1 LOUCHE PENDULETTE

DE CUISINE Garantie 5 Ans

Chèques Postaux 312-45 Dijon

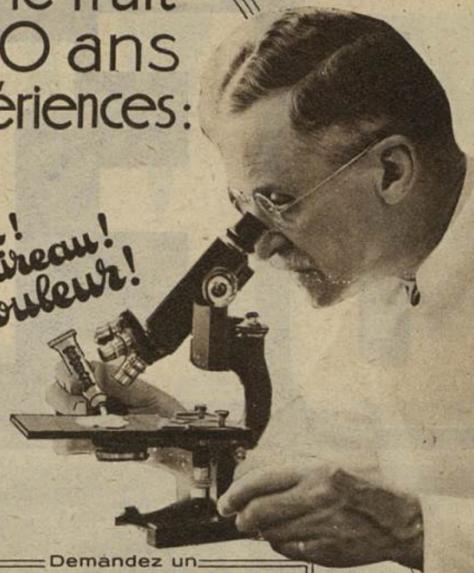
Envoi contre remboursement

TIMIOS EV MORTEAU (Doubs)

Echange admis

Voici le fruit de 20 ans d'expériences:

UNE CRÈME QUI RASE sans eau! sans flaireau! sans douleur! en vingt secondes!



Demandez un **GP TUBE D'ESSAI n° 29** contre 1 franc en timbres, à **RAZVITE**, Bois-Colombes

RAZVITE

EN VENTE PARTOUT

GROS : FÉRET PARIS

dis moi la vérité

tes cheveux souples qui n'ont aucune poussière et ne graissent pas mes mains me disent que c'est du **Parilao**

PARILAO fixateur brillant

PARILAO fixateur brillant

BON pour une réduction de 2 francs

à remettre avec la somme de 10 francs à votre coiffeur ou parfumeur pour avoir un flacon de Parilao de 12 francs. À défaut envoyez ce bon et 10 francs en timbres ou mandat à Parilao, 142, Boulevard Malesherbes, Paris.

Adresse de votre fournisseur habituel

POUR L'HOMME

POUR LA FEMME

POUR **RÉVEIL GARANTI 5 ANS**

10 fr. Arrêt automatique

Diamètre 9,5 cm

Sonnerie sur boîte de résonance intérieure

Anti-magnétique... 15 fr.

Modèle luxe... 19 fr.

Envoi contre remb. - Echange adm.

USINES EV LYNDIA

MORTEAU, près BESANCON

Avant leur Première Communion... Confessez fillettes et garçons. Les cadeaux qui leur feront plaisir ? **Des bijoux d'or !**

Stavisky

L'HOMME QUE J'AI CONNU

PAR

J. Kessel

1 vol. 1 francs

Le premier hebdomadaire des faits-divers

7^e Année - N° 283

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

29 Mars 1934

DÉTECTIVE



**GERMAINE
D'ANGLEMONT**
devant ses juges

Lire, la semaine prochaine,
notre
sensational reportage

LENDEMAIN DE VERDICT